



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



303



Lord Northwick?



Zah. III A. 129







**L'ÉDUCATION**

**D E**

**L'AMOUR.**





# L'ÉDUCATION

D E

## L'AMOUR.

PAR L'AUTEUR

*Des Mémoires du Marquis de  
Solanges.*

---

SECONDE PARTIE.

---



A AMSTERDAM,

*Et se trouve à Paris*

Chez LE JAY, Libraire, rue  
S. Jacques, au grand Corneille.

---

M. DCC. LXX.





# L'ÉDUCATION

DE

# L'AMOUR.

---

## SECONDE PARTIE.

**S**ENTIMENS délicieux de l'amitié, quelles sont les peines que vous ne puissiez adoucir, les pertes que vous ne sçachiez réparer, les malheurs que vous ne fassiez oublier ? Divine Enchanteresse, par un charme doux & insensible, vous changez le sort du mortel le plus

*Part. II.*

**A**

infortuné ; le triste *Clairfons* gémissait dans les fers , il se trouve dans les bras d'un ami , d'un ami qu'il croyait avoir perdu pour jamais. Que de vifs transports ! Que de tendres embrassemens ! Que de questions commencées & interrompues ! Quel silence éloquent ! Que de douces étreintes ! Que d'exclamations vraies ! S'il y a quelqu'un qui ne puisse se représenter cette situation touchante , je ne saurais lui en vouloir , il est trop malheureux de ne l'avoir jamais éprouvée.

Que l'on se rappelle les expressions de sentiment , d'amitié , de reconnaissance que *la Forêt* témoi-

gna à la rencontre de *Clairfont*, & l'on pourra juger de celles que cet honnête garçon prodigua au Chevalier de *Montfort*, le fils de son bienfaiteur & qui l'était encore lui-même en venant briser les fers.

Quand l'irruption de la première joie, quand le torrent des caresses eut pris un cours plus tranquille, le Chevalier de *Montfort* parla ainsi à ses deux amis.

Le Maréchal de *Saxe* ayant formé de vouloir faire le siège de *Breda*, après avoir conduit un convoi à *Berg-op-zoom*, s'est jeté sur *Mullrich* qui a été obligé de se rendre le 7 Mai; par cette marche, une des plus belles qu'on ait jamais eue.

faites, il a forcé les ennemis à demander la paix dont les préliminaires viennent d'être signés.

J'ignorais depuis long-tems, mon cher *Clairfons*, votre sort & le parti que vous aviez pris ; mais ayant lu dans les papiers publics le malheur qui vous est arrivé à Rosendhal & votre détention en Angleterre, je suis parti pour Versailles, afin d'y solliciter votre échange ; ce voyage a été d'autant plus à propos, que comme votre combat était une action particulière, où toute votre troupe avait été détruite, vous aviez été entièrement oubliés.

Après avoir obtenu votre échange

ge, je me suis muni d'un passe-port  
 & je suis arrivé à Londres où j'ai  
 eu toutes les peines imaginables à  
 apprendre le lieu de votre capti-  
 vité, parce qu'après vous avoir fait  
 parcourir plusieurs Provinces de ce  
 Royaume, vous avez été envoyés  
 en Ecosse; enfin m'y voici arrivé;  
 vous êtes libre, & nous partirons  
 quand vous voudrez pour la France,  
 où désormais tranquilles au Châ-  
 teau de *Montfort* (a), nous tâche-  
 rons d'oublier nos peines passées.

*Clairfons* n'avait pas osé deman-  
 der des nouvelles de *Rosé* à son

---

(a) Le Chevalier de *Montfort* avait ar-  
 rangé l'affaire de *Clairfons*, comme on le  
 verra par la suite.

A iij



ami, *Monfort* n'avait pas osé lui en parler; mais *la Forêt* qui n'avait pas les mêmes raisons de garder le silence, cédant à sa tendresse pour sa mère & pour sa sœur, avait fait mille questions sur leur compte, & *Monfort* lui avait toujours répondu simplement, que la première vivait paisiblement dans sa maison, & que l'autre s'était retirée dans un Couvent.

*Chaisons* avait été étonné que son ami n'eût pas cherché d'avantage à se livrer au plaisir de parler avec lui d'une personne qui leur avait été si chère; la scène du *Bosquet* se retraçait à son souvenir, & il craignait bien qu'elle n'eût été

iii A

suivie de quelqu'autre encore plus humiliante pour *Rose*, il n'osait s'en instruire, & tremblait d'apprendre la honte de son élève.

Ces réflexions affligeantes qui l'occupèrent pendant toute la route, le rendirent extrêmement rêveur ; *Monfort* paraissait encore plus mélancolique ; *la Forêt* qui voyait la fin de sa fortune avec celle de la guerre, n'était pas beaucoup plus gai qu'eux ; il semblait qu'isolés & concentrés en eux-mêmes, ils ne sentaient pas le bonheur d'être réunis ; on ne vit jamais trois personnes si heureuses en apparence & si tristes en effet.

Ils arriverent enfin au Château

A iv

de *Monfort*, après une route de quatorze jours. Comme il était tard, & qu'ils étoient fatigués, on soupâ peu & l'on se coucha sur le champ.

Le lendemain matin, *Monfort* se rendit de bonne heure à la chambre de *Clairfons*; il entra d'abord avec précaution, mais voyant qu'il ne dormait pas, il le pria de venir se promener avec lui dans le jardin.

Vous êtes sans doute surpris, lui dit-il en marchant, que je ne vous aie pas encore parlé de *Rose*, depuis plus de quinze jours que nous sommes ensemble; mais, cher ami, ce que j'ai à vous en apprendre, est trop important pour pouvoir

être communiqué à quelqu'autre ,  
& ce n'est pas moi qui dois en ins-  
truire son frere.

Pendant ce début qui avait re-  
doublé les inquiétudes de *Clair-  
fons* , ils s'étaient avancés dans le  
Parc , & ils se trouverent vis-à-vis  
du bosquet où il avait quitté *Rosé*  
pour la dernière fois ; la vue de ce  
lieu fatal lui ferra le cœur , & quel-  
ques larmes remplirent ses yeux ;  
que vois-je , s'écria *Monfort* , au-  
riez-vous quelques pressentimens  
des choses affreuses que je vais vous  
apprendre ?... Mais non , vos yeux  
s'enflammèrent de colère , & ne  
se rempliraient pas de larmes. A  
ces deux amis garderent quel-

A v

que tème le silence , l'un par l'em-  
barras de le rompre , l'autre par la  
crainte des choses qu'il allait ap-  
prendre.

« Là voilà enfin arrivé ce moment  
de ma honte , s'écria *Monfort* ; en  
se précipitant aux genoux de *Clair-  
font* , complotiez toute entière l'âme  
abjecte d'un misérable que vous  
avez brudigne de votre estime , &  
qui ne mérite que votre mépris ,  
que vous avez honoré de votre am-  
itié , & que vous avez traité de  
votre haine. » « Moi , vous haïs ,  
reprit *Clairfont* , ah ! *Monfort*  
quelles que soient vos fautes . . .

Après ce que vous avez fait pour  
moi , après ce que j'ai fait pour

vous, le pourrai-je jamais ? — Vous le devez si vous aimez encore la vertu ; apprenez le comble des horreurs ! — Ah ! vous même connaissez tous mes torts. — Je les fais tous *Clairfons*, & si votre délicatesse vous les fait trouver coupables, combien les miens doivent-ils vous paraître criminels ? — Eh bien ! *Montfort*, que notre amitié mutuelle se les pardonne réciproquement, qu'ils soient oubliés pour jamais. — Non *Clairfons*, n'achevez pas d'accabler par un pardon trop généreux un cœur déjà avili par la honte, & brisé par le repentir ; écoutez-moi, j'ai des choses bien importantes, & bien tristes à

A vj

Vous apprendre , mon récit fera aussi sincere que mes regrets , c'est la seule chose que je puisse dire en ma faveur.

Vous vous rappelez sans doute le jour où cédant à la force du penchant fatal par lequel j'étais entraîné , j'osai vous déclarer mon amour pour *Rose* , le dessein que j'avais de m'unir à elle , balancé par la crainte de déplaire à ma famille , & les raisons que j'avais de la ménager : le préjugé de la naissance avait long-temps combattu ma passion , mais ne pouvant la vaincre j'étais résolu de la satisfaire , & je m'étais dit que c'était bien la moindre chose que je fisse

la fortune de celle qui ferait mon bonheur. Je vous fis donc part des moyens que j'avais résolu pour y parvenir, vous ne les combattîtes que faiblement, & vous me perdités en voulant me servir.

La malheureuse aventure qui nous sépara dans ce moment; interrompit le cours de mes projets; votre intérêt seul remplissait en ces momens de trouble & de crainte, un cœur que je partageais auparavant entre l'amour & l'amitié; mais tous mes soins ayant été inutiles, vous fûtes obligé de vous soustraire à la vengeance de vos ennemis; vous partîtes, & la beauté de *Rose* reprit tous ses droits sur mon



cœur ; aux regrets que j'avais de vous voir éloigné, se joignait le souvenir des promesses que vous m'aviez faites de favoriser mon amour ; j'avais perdu toute espérance de le rendre heureux, parce que je n'avais jamais conçu celle de pouvoir déterminer *Rose* à un mariage secret ; je n'avais même jamais encore osé lui déclarer ma passion, tant cette fille honnête, élevée par vous à la vertu était pour moi un objet respectable & sacré ; non, *Clairfons*, je ne puis le croire que jamais j'eusse de moi-même osé me porter aux excès coupables auxquels je me suis livré.

Ma sœur qui avait connu ma

passion , par une trop blâmable tendresse pour moi , avait résolu de la rendre heureuse ; après avoir inutilement essayé plusieurs fois de m'inspirer plus de confiance & de hardiesse , elle eut recours à un stratagème condamnable , mais qui lui réussit & me perdit : ah ! quel homme ou quel ange auroit pu résister ? . . . . *Rosé* endormie & presque nue . . . . . Oui , *Clairfons* , mes regards impurs oserent souiller . . . . . J'avais perdu la raison , & ma coupable sœur . . . . Je cherchais une excuse à mes honteux transports , & je crus la trouver dans votre amour pour *Rosé* , que ma sœur me découvrit , je la fis ,

je vous appellai ingrat & perfide, moi qui portais l'ingratitude & la perfidie dans le sein. Enfin, j'osai me trouver en votre place au rendez-vous que vous aviez obtenu de *Rose*, mais je n'étais pas fait pour l'outrager; la résistance vraie qu'elle opposa à mes premières entreprises, ses soupirs, ses larmes, les plaintes touchantes qu'elle croyait vous adresser; me déchirerent le cœur, je fus prêt à me découvrir, mais la honte me retint & je l'abandonnai à sa douleur pour aller me livrer à mes remords.

*Clairfons* à qui l'étonnement avait glacé la langue pendant le

discours de *Montfort*, rompit enfin le silence : vous vous trompez, mon ami, lui dit-il, vous êtes moins coupable que..... vous vous trompez vous-même, reprit *Montfort*, apprenez la cause de votre erreur, vous crûtes trouver *Rose* dans le cabinet où nous sommes actuellement, mais elle était avec moi dans celui que vous voyez vis-à-vis, & ma sœur occupait sa place auprès de vous..... Votre sœur, s'écria *Clairfons*, avec une indignation que lui causa le souvenir des honteuses caresses de la Comtesse ; ô Dieu ! *Rose* n'était donc pas coupable ? Non, cher *Clairfons*, elle ne le fut jamais ;

reprit *Montfort*, qui ignorait ce qui s'était passé entre sa sœur & son ami. *Rosé* toujours vertueuse en aimant n'avait consenti à ce rendez-vous, que pour se procurer le plaisir innocent de vous voir & de vous consoler.

Que de regrets, s'écria douloureusement *Clairfons* ! conservez-les, reprit *Montfort*, pour ce qu'il me reste à vous apprendre, & il continua ainsi.

Une illusion nouvelle vint adoucir l'amertume de mon repentir, j'espérai tirer de ma faute même le moyen de la réparer, & ma sœur toujours prompte à flater mon amour, m'offrit cette nouvelle consolation.

Rose, me dit-elle, qui se croit outragée par *Clairfons*, le déteste à présent autant qu'elle l'aimait, plus celui qui nous a offensé nous est cher, plus l'offense est sensible : profitez de ce moment pour lui déclarer votre amour, & soyez sûr qu'il sera écouté, ne fut-ce que par vengeance. Cette espérance ne devait pas flater ma délicatesse, mais elle satisfit mon amour ; je me résolus donc enfin à le lui déclarer ; elle ne m'en parut ni flatée ni offensée, ni surprise ; elle me répondit avec modestie, qu'elle conserverait toujours trop de respect pour la mémoire de son maître, pour souffrir que son fils s'abais-

sât..... Je l'interrompis avec vivacité pour lui citer tous les exemples que je savais de personnes d'un rang même au-dessus du mien , qui n'avaient pas dédaigné de s'allier à de jeunes filles , dont les belles qualités ne justifiaient pas aussi-bien leur choix. Ah ! charmante *Rosé* , lui dis-je , qu'il est flatteur de pouvoir honorer le mérite & récompenser ainsi la vertu ! Combien ne s'élève-t-on pas en se rapprochant de ce que l'on aime ? Je lui parlai long-tems avec toute la chaleur d'un amant qui veut plaire & persuader , mais elle me répondit toujours avec la même tranquillité , & persista dans sa résolution.

L'amour rend souvent injuste , je me sentis humilié plus encore de sa froideur que de ses refus, & je ne pus m'empêcher de lui dire , que si elle conservait en effet quelque souvenir des bontés de son maître, elle devait m'en marquer plus de reconnaissance , à moi à qui elle n'en devait peut-être pas moins, & j'ajoutai que l'ingratitude n'était peut-être pas le seul défaut de son cœur.

Je sens , Monsieur , me dit-elle , les larmes aux yeux , tout ce que je vous dois , je ne l'oublierai jamais , mais je me retire pour vous épargner la honte de m'en avoir fait un reproche : j'entendis qu'elle



sanglotait en sortant , & je me re-  
 prochai bientôt la bassesse & la  
 cruauté avec laquelle je venais de  
 la traiter , je courus à sa chambre  
 pour lui en demander pardon , mais  
 elle s'y était enfermée , & elle re-  
 fusa de me répondre ; elle ne parut  
 point à souper , & j'appris le len-  
 demain , avec autant d'étonnement  
 que de chagrin , qu'elle s'était re-  
 tirée chez sa mère. Elle écrivit à  
 ma sœur une lettre touchante &  
 respectueuse ; dans laquelle elle lui  
 demandait la continuation de ses  
 bontés , & la suppliait de vouloir  
 bien lui envoyer ses habits que  
 l'on trouverait dans sa chambre  
 tout prêts à être transportés.

Ma sœur alla la voir , & employa toute son éloquence pour la ramener au Château ; mais elle fut inébranlable ; elle lui dit qu'elle était résolue de partir le lendemain pour se retirer dans une maison Religieuse : ma sœur l'engagea à différer l'exécution de ce projet de quelques jours seulement , & lui promit de la conduire elle-même dans un Couvent dont la sœur de son mari étoit Abbessé.

Rose y consentit , à condition que je ne ferais aucune démarche pour la voir , ni pour m'opposer à sa résolution ; je lui écrivis cependant pour tâcher de la combattre , mais elle me fit une réponse si

pleine de sagesse & de fermeté ;  
 que je me déterminai enfin à lui  
 envoyer tous ses habits ; j'y joignis  
 quelques présens & les meubles qui  
 étaient dans sa chambre , mais elle  
 renvoya tout , & ne garda que ce  
 qui était à son usage , & un por-  
 trait de ma mere , dont elle me re-  
 mercia dans les termes les plus tou-  
 chans ; quinze jours après sa sortie  
 du Château , elle partit avec ma  
 sœur qui la conduisit à l'Abbaye  
 de *Glairmoutier* suivant sa pro-  
 messe.

Je vécus long-tems dans l'acca-  
 blement d'un cœur qui a perdu tout  
 ce qu'il aime , je me trouvais seul  
 dans la nature , il me semblait que  
 je

je respirais dans un désert un air étouffant dont le poids m'oppressait , j'avais en même-tems le cœur vuide & gonflé.

Tant que mon amour avait conservé quelque espérance , j'avais eu soin d'écarter votre souvenir qui lui aurait été un obstacle ; mais depuis que je l'avais perdue , il se retraçait douloureusement à mon esprit avec celui de mes fautes ; j'avais succombé par faiblesse & non par erreur , je n'avais pas même l'excuse de l'aveuglement , & en regrettant ma première vertu , je regretterai celui qui m'avait appris à l'aimer , moins encore par les conseils , que par son exemple.

*Part. II.*

**B**



Il n'est pas si facile qu'on le pense de renoncer à la vertu , le supplice de celui qui l'a abandonnée , est de s'en retracer encore les charmes lorsqu'il ne saurait plus en jouir ; le cœur coupable sans être dépravé , sans cesse pressé entre les regrets & les remords , ne saurait échapper au murmure de la conscience & aux pointes aiguës du repentir , heureux encore si un reste de sagesse le préserve des transports du désespoir : c'est maintenant qu'il faut faire usage de la vôtre , mon cher *Clairfons* ; ah ! vous ne sentirez jamais comme moi le double malheur d'avoir perdu sa maîtresse & sa vertu. Mais quoi ! la tristesse

de ce lieu, ces jeunes cyprès qui renferment ce bosquet, ce profond silence qui regne dans cette solitude ; n'inspirent-ils pas à votre âme une mélancolie secrète ? Votre cœur n'éprouve-t-il pas quelques pressentimens qui lui annoncent les malheurs qu'il me reste à lui faire partager ?

En ce moment *Montfort* prit *Elairfons* par la main, & le conduisit à un pavillon qu'il avait fait bâtir sous le cabinet de verdure qui le cachait de tous côtés. *Montfort* tira une clef de sa poche & l'ouvrit ; on ne voyait d'abord qu'un petit salon rond au milieu duquel il y avait une statue de

marbre blanc représentant *Rose* de grandeur naturelle ; un des côtés du pied-d'estal était une porte qui ne pouvait s'apercevoir, & que *Montfort* ouvrit ensuite ; il leva une petite trape, sous laquelle était un escalier de douze marches par lequel ils descendirent dans un caveau de la même grandeur que le salon. Une lampe antique y répandait une obscure clarté, à la faveur de laquelle on distinguait un autel de marbre noir en forme de tombeau ; *Montfort* se mit à genoux devant cet autel en poussant un profond soupir, le baisa, l'ouvrit & en tira une espece de coffre quarré de marbre blanc qu'il baisa

aussi avant de l'ouvrir , & il en tira un autre petit coffre de bois odoriférant , sur lequel étaient gravés en or les chiffres de *Rose* & de *Clairfons* ; voilà , lui dit *Montfort* , les restes précieux d'une femme qui nous fut également chère à tous deux , mais que vous seul méritiez de posséder , c'est en vos mains que je les remets ; jamais je ne les ai souillés de mes regards depuis que je vous les conserve ; c'est à vous seul qu'il est permis d'ouvrir ce trésor.

*Clairfons* avait suivi son ami dans le cabinet , dans le salon , dans le caveau sans proférer une parole ; il l'avait regardé d'un œil sec & fixe ,

B iij



ouvrir l'autel & le coffre, tant il  
 était fâché; il ouvrit lui-même celui  
 que *Montfort* lui avait remis entre  
 les mains, & il en sortit une odeur  
 suave qui se répandit dans tout le  
 saccan. La première chose qui s'offri-  
 rit à ses yeux fut le portrait de  
*Rose*, qu'il baïsa; ensuite une lon-  
 gue tresse de ses cheveux, qui re-  
 çut le même hommage : enfin il  
 leva un petit coussin de velours,  
 couleur de feu, & vit sur un autre  
 coussin pareil, une boîte d'or en  
 forme de cœur, elle renfermait  
 celui de la vertueuse *Rose*, il le  
 prit avec le coussin sans oser le  
 toucher de ses mains, & le porta à  
 sa bouche; ce fut en le pressant de

ses lèvres palpirantes que les sanglots échappèrent, que les larmes trop long-tems retenues, tombèrent avec abondance ; celles de *Montfort*, dont la source n'était pas tarie pour avoir coulé pendant un an, se mêlèrent bientôt à celles de *Clairfons*, tous deux à genoux devant l'autel, les yeux levés au Ciel, y adressant cette prière : *O Rose !* disaient-ils, qui êtes assise maintenant parmi les Anges, daignez jeter un regard favorable sur deux infortunés mortels qui ont osé vous outrager ; oubliez leurs offenses, & demandez à Dieu, dont vous jouissez face à face de la présence dans le Ciel, après avoir été

son plus bel ouvrage sur la terre ;  
demandez-lui qu'il les réunisse à  
vous , pour n'en plus être séparés.

C'eût été un spectacle à briser le  
cœur , que de voir ces deux amis  
réunis par la douleur , pleurant en-  
semble la perte d'une maîtresse qui  
leur fut également chère , & s'a-  
dressant à ces restes précieux en  
des termes si touchans.

Après avoir long-tems pleuré  
dessus , après les avoir baisés , cha-  
cun plusieurs fois , ils les renfer-  
mèrent & sortirent du caveau ;  
mais *Montfort* voulut que *Clair-  
fons* seul en gardât la clef , & ce  
dernier l'accepta , en lui promet-  
tant de n'y jamais venir sans lui.

En retournant au Château, *Montfort* apprit à son ami comment leur chère *Rose* était morte dans le Couvent trois mois après y être entrée, & que c'était par les soins de sa sœur qu'il était possesseur du précieux trésor qu'ils venaient de quitter.

Il fallut enfin apprendre à *la Forêt* la mort de sa sœur qu'il regretta sincèrement ; mais on eut soin en même-tems de lui faire venir sa mère qu'il embrassa avec transport, & l'on balança ainsi la douleur de la perte de sa sœur, par la joie de retrouver sa mère : après avoir passé quelques jours au Château de *Montfort*, pour se délasser

B v

de ses anciennes fatigues , il en partit pour venir à la Cour demander du service dans l'Inde , où l'on faisait alors passer des troupes.

Montfort & Clairfont restés seuls, furent plus unis que jamais par leur malheur; il semble que l'infortune soit l'élément de l'amitié ; le cœur attendri par le sentiment de ses peines , est plus propre à recevoir les douces affections , s'il cherche à s'épancher pour recevoir des consolations ; comment refuserait-il les secours dont il a besoin lui-même ? On se rapproche pour se soutenir l'un l'autre ; tour à tour on s'afflige , tour à tour on se console , il semble que les larmes

coulent plus doucement lorsque l'on est deux à pleurer. A plus forte raison deux amis dont les peines, la perte & les regrets étaient les mêmes. C'était à qui rappellerait à l'autre la mémoire de leur chère *Rosè*, ses qualités, ses talens, ses graces, ses vertus, les circonstances où elle avait eu part; ses discours, ses reparties, jusqu'aux moindres actions de sa vie, rien n'était oublié par ces deux infortunés, ils s'enfermaient quelquefois des journées entières dans le caveau pour y rassasier leur douleur, que rien ne pouvait dissiper.

*Montfort & Clairfons* vivaient ainsi isolés du reste de la nature,

& comme enveloppés de leur tristesse , lorsqu'un nouvel accident les tira de cet engourdissement.

*Montfort* avait seulement appris à son ami qu'il était parvenu à arranger son affaire avec les *Ver-ville* , mais par délicatesse , il n'était jamais entré dans le détail des sacrifices qu'il avait été obligé de faire pour y parvenir , parce que la véritable générosité n'est point fastueuse ; mais il avait été contraint d'abandonner , à l'avidité des ennemis de son ami , un fief qui était à leur bienfaisance , & d'un revenu assez considérable.

*Clairfons* avait renoncé à la chasse depuis celle qui avait fini

par la malheureuse catastrophe où le pauvre *la Forêt* avait perdu la vie; depuis son retour il avait quelquefois repris cet exercice, moins en effet pour chasser que pour s'enfoncer dans le bois & s'y livrer à ses tristes réflexions; un jour qu'il s'était écarté, il se trouva sur le fief que *Montfort* avait cédé à son ennemi, il fut surpris de s'entendre tirer à dix pas de lui un coup de fusil, dont les dragées lui sifflèrent aux oreilles; il courut à l'endroit d'où partait le coup, & vit un domestique qui ramassait une grève, & se mettait en devoir de recharger son fusil; il lui demanda de qui il tenait la permission de venir



chasser en ce lieu, le valet insolent lui répondit qu'il n'avait pas de compte à lui rendre, *Clairfons* le menaça de l'arrêter & de le faire punir; le coquin lui répondit encore plus insolemment, & porta la hardiesse jusqu'à le menacer avec un geste de son fusil : *Clairfons* ; quoique sage, était vif, il le lui arracha, & le brisa après lui en avoir donné quelques coups : de retour au Château, il raconta cette aventure à *Monfort*, qui se repentit de sa trop délicate discrétion, ils craignirent que l'affaire ne fût suivie; en effet, des paysans qui travaillaient à quelques pas de là, furent appelés en témoignage,

& accusèrent ce qu'ils avoient vu ,  
 l'affaire fut traitée criminellement,  
 & jugée sur les lieux désavantageu-  
 sement pour *Clairfons* , qui en ap-  
 pella au Parlement , & fut obligé  
 de venir la solliciter à Paris. Au  
 premier coup d'œil , les apparences  
 étoient contre lui , parce que sa  
 conduite avoit l'air du ressentiment  
 & de la vengeance contre ses an-  
 ciens ennemis. Cette affaire mal-  
 heureuse, toute simple qu'elle étoit,  
 lui causa beaucoup de peines & de  
 démarches ; il fut obligé d'em-  
 ployer le crédit de personnes de la  
 première distinction , qui parvin-  
 rent à faire connaître aux Juges la  
 véritable cause de l'animosité qui

conduisait sa Partie adverse, voyant à son tour le crédit des amis de *Clairfons*, elle ne demanda pas mieux que d'accommoder cette affaire, au moyen d'un léger dédommagement envers le domestique qui avait été maltraité; *Clairfons* y consentit, & le paya quatre fois plus considérable qu'il n'avait été convenu.

Après avoir remercié toutes les personnes qui avaient bien voulu s'intéresser à son affaire, *Clairfons* repartit pour Montfort, il s'était arrêté pour dîner à Essone, & il était prêt de remonter dans sa chaise, lorsqu'il en vit arriver une escortée de deux Cavaliers; il en

fortit un homme d'une mine assez rébarbative, qui dit aux Cavaliers d'aider à descendre le prisonnier : *Clairfons*, par un mouvement de compassion, ou peut-être seulement de curiosité, s'était arrêté pour voir ce malheureux, il ne s'attendait pas à y prendre un si grand intérêt : quelle est sa surprise, en reconnaissant le pauvre *la Forêt*, chargé de chaînes comme un malfaiteur. — Ah ! mon ami, pourquoi vous vois-je en cet état ? De quoi êtes-vous coupable ? Je l'ignore, reprit tristement *la Forêt*, je fus arrêté ce matin dans mon lit, c'est tout ce que je puis.... L'Officier qui le conduisait l'empêcha d'en

dire davantage, & s'excusa de cette sévérité, sur les ordres qu'il avoit reçus de ne le laisser parler à personne ; il le fit conduire dans une chambre où il s'enferma avec lui.

*Clairfons* rentra dans l'auberge aussi surpris qu'affligé du sort de son ami, ne pouvant en imaginer la cause, ne pouvant par conséquent le secourir, ne sachant à quoi se résoudre, ni quel parti prendre ; mais bien résolu de ne pas l'abandonner, & de suivre sa chaise jusqu'au lieu de sa destination ; cependant il voulut tenter encore une fois de voir *la Forêt*, & fit prier son conducteur de lui accorder la permission de l'embrasser en sa

présence avant de se séparer de lui; l'Officier lui fit dire qu'il pouvait se rendre à leur chambre, & dès qu'il fût entré, il referma la porte avec soin, & lui fit de nouvelles excuses sur ses premiers refus, qu'il avait été obligé de feindre devant ses gens à qui il devait donner; dit-il, l'exemple de l'exactitude à leur devoir; mais il ajouta qu'il connaissait les personnes avec lesquelles on pouvait se relâcher, sans craindre qu'elles en abusassent; il dit qu'il se rappelait très-bien d'avoir vu *la Forêt* à l'armée, où il avait oui parler de quelques-unes de ses actions avec beaucoup d'éloges, même parmi les Officiers Généraux.

En voilà la récompense , s'écria *la Forêt* , avec un mouvement de dépit ; j'ai souffert pendant six campagnes entières tout ce que l'on peut éprouver de peines , de fatigues ; j'ai exposé deux cens fois ma vie ; je me suis fait hacher des coups de sabre à côté de mon ami que vous voyez , & qui a été blessé comme moi , nous avons été prisonniers , nous avons souffert pendant six mois les horreurs de la misère & de la captivité , sans qu'on ait daigné songer à nous. La paix n'offrant plus d'occupation à mon zèle pour le service du Prince en Europe , je vais en demander dans ses Colonies ; & voilà le prix que

je reçois de mon attachement, je suis mis aux fers comme un infâme criminel.

Votre situation est malheureuse, sans doute, répondit à la Forêt celui qui le conduisait; quant aux fers ils vont vous être ôtés, & vous ne serez plus enchaîné que par votre parole d'honneur, que vous ne refuserez pas, sans doute, de me donner. Mes gens qui s'y sont mal pris en vous arrêtant brusquement dans votre lit, vous ont mis dans le cas de vous défendre, vous en avez blessé un, nous avons été obligés de nous assurer de votre personne, & je vous renouvelle mes excuses de cette vio-



lence qui était indispensable.  
*Clairfons* recommença à interroger son ami sur les raisons qui pouvaient avoir causé son malheur, s'il ne se sentait point coupable de quelque indiscretion, de quelque imprudence, & *la Forêt* se perdait dans l'examen inutile qu'il faisait de sa conduite.

N'avez-vous point quelque ennemi, lui demanda son conducteur ?  
 Ma foi, reprit le brave *la Forêt*, je n'en ai jamais connu que ceux du Roi, que j'ai traité en effet le plus mal qu'il m'a été possible ; si cela mérite punition, j'ai tort de me plaindre de mon sort.

Enfin il fallut se séparer sans avoir

pû rien résoudre sur la situation présente de *la Forêt*, finon qu'il fallait qu'il se laissât conduire à Pierre-en-Scise, où l'Officier avait ordre de le conduire, & que *Clairfons* retournât à la Cour pour tâcher d'y découvrir la cause de sa détention, & d'y travailler à obtenir sa liberté. *La Forêt* observa que leurs rencontres dans les auberges ne se trouvaient pas dans des circonstances brillantes; mais celle où je suis réduit, ajouta-t-il, est bien plus humiliante que celle où vous étiez sur la route de L....

Il n'y a rien d'humiliant que le crime, lui répondit *Clairfons*; puisque vous m'assurez que vous

n'êtes point coupable , soyez tranquille, le Ciel protège toujours l'innocence , & si elle a paru succomber quelquefois , c'était souvent une marque inconnue de sa justice, qui punissait en ces occasions des fautes antérieures & ignorées.

L'Officier répondit que rien n'était plus sûr que ce principe , & pour leur en montrer la vérité, il leur raconta , pendant qu'on mettait les chevaux , un exemple récent de la Justice Divine, qui ne laisse jamais le crime impuni.

« Il y a quelques mois, leur dit-il, qu'en passant vers les dix heures du soir par-devant le Collège des quatre Nations, un Officier

» cier vit un jeune homme qui se  
 » défendait contre plusieurs, & qui  
 » appelait à son secours; excité  
 » par un mouvement d'humanité,  
 » il y courut, mais trop tard, les  
 » assassins avaient pris la fuite, &  
 » il avait trouvé ce malheureux  
 » percé de plusieurs coups; le  
 » croyant mort, il l'avait laissé  
 » sur la place, & avait continué  
 » son chemin; mais ayant été ef-  
 » frayé par l'aventure sanglante  
 » dont il venait d'être le témoin,  
 » il était entré dans un café pour  
 » s'y remettre & y prendre un  
 » verre de quelque liqueur : Pen-  
 » dant ce tems-là, le Guet passa,  
 » & ayant trouvé le corps étendu

*Part. II.*

C

» sur le pavé, il l'enleva ; comme  
 » il crut lui trouver quelque mou-  
 » vement , il le porta dans le caffè  
 » où était encore l'Officier qui avait  
 » été le témoin du meurtre : le  
 » blessé ayant repris connaissance  
 » par les secours qu'on lui donna,  
 » il ouvrit les yeux , reconnut  
 » l'Officier ; qu'il crut être un de  
 » ses assassins , & l'accusa ; le Guer-  
 » s'en saisit sur le champ , on lui  
 » trouva en effet du sang sur ses  
 » habits , parce qu'il avait touché  
 » le blessé , ils furent conduits l'un  
 » & l'autre chez un Commissaire ;  
 » celui-ci persista dans son accusa-  
 » tion jusqu'au moment où il mou-  
 » rut , & l'Officier fut conduit en

» prison. Son procès fut fait , &  
 » ayant été appliqué à la question ,  
 » il dit : qu'il était inutile de le  
 » tourmenter pour un crime qu'il  
 » n'avait pas commis , mais qu'il  
 » ne pouvait s'empêcher de recon-  
 » naître la vengeance divine qui le  
 » poursuivait pour une action plus  
 » coupable , qu'il avouait avoir af-  
 » fassiné son pere , vingt ans aupa-  
 » ravant , & l'avait enterré dans un  
 » lieu qu'il désigna ; on fit des re-  
 » cherches qui confirmèrent ce  
 » qu'il disait , & il subit le supplice  
 » que méritait son crime. »

Cette histoire faite pour effrayer  
 les coupables , rassura *la Forêt* sur  
 son innocence , en lui donnant une

preuve authentique de la Justice divine ; on vint les avertir que les chevaux étaient mis , ils se séparèrent après s'être embrassés plusieurs fois , l'un partit pour Lyon , & l'autre pour Versailles.

*Clairfons* avait offert un présent au conducteur de son ami , qui l'avait généreusement refusé , en l'assurant qu'il se tenait pour heureux de pouvoir rendre quelques services à d'honnêtes gens , sans blesser son devoir.

Pendant son séjour à Paris , *Clairfons* avait fait la connaissance d'une Dame charmante qui avait beaucoup de crédit auprès du Ministre , & qui , chose aussi louable que rare,

ne l'employait jamais que pour faire du bien.

Les ames honnêtes se faisoient à la première vûe presque aussi rapidement que les ames sensibles , les leurs furent bientôt unies de la plus étroite intimité.

Cette Dame que j'appellerai Madame de *Fonbonne*, avait connu au premier coup d'œil toutes les belles qualités de *Clairfons* , elle s'était attachée à lui , & lui avait rendu les plus grands services dans son procès : il en espéra de nouveaux pour son ami , & courut chez elle à son arrivée ; elle était malheureusement à Versailles , il était trop tard pour partir à cette heure , & il



remit à l'aller trouver le lendemain ; il y alla en effet , mais pendant le tems qu'il avoit passé à se mettre en état de lui faire sa visite , elle était repartie & était revenue à Paris.

L'ardeur de servir son ami , fit ressentir à *Clairfons* l'impatience qu'un bon cœur éprouve dans ces petites contradictions ; enfin il joignit Madame de *Fonbonne* comme elle sortait de table ; eh ! bon Dieu, s'écria-t-elle, en le voyant entrer, quel heureux pressentiment vous ramene si-tôt ? Que je suis aise de vous voir ! *Clairfons* après l'avoir remerciée de cet accueil flatteur lui apprit que ce n'était point un pres-

sentiment, mais un malheur réel  
qui l'obligeait à avoir recours à ses  
bontés pour un de ses amis, & il  
lui raconta la rencontre qu'il avait  
faite du pauvre *La Forêt*, sa situa-  
tion malheureuse, & le vif intérêt  
qu'il y prenait.

Si quelqu'un a surpris la religion  
du Ministre, reprit Madame de  
*Eonboitna*, il faut l'espérer, que le  
Ciel nous fournira les moyens de  
l'éclairer; si votre ami est innocent  
comme je le crois, puisque vous  
m'en assurez, il ne tiendra pas à  
moi que ses peines ne cessent bien-  
tôt; je retourne demain à Vén-  
sailles, je reviens après demain  
venez dîner chez moi, & j'aurai

peut-être plus d'une bonne nouvelle à vous apprendre.

Madame de Fonbonne retint Clairfons à souper, & ils parlèrent long-tems du malheur d'être trompé; auxquels les Princes & les Ministres sont souvent exposés; il y a tant de gens, disait Madame de Fonbonne, intéressés à leur cacher la vérité, qu'il est bien difficile qu'elle parvienne jusqu'à eux; encore moins jusqu'au Roi; il est vrai, répondit Clairfons, que la vérité fuit l'oreille des Rois, & la bouche des courtisans: mais qu'un Prince est heureux quand un ami sage & vertueux prête son organe pour la lui faire entendre, quand

sensible aux plaintes des malheureux , il daigne leur tendre une main bienfaisante & les conduire jusqu'au pied du Trône ! il rapproche par l'amour , des enfans que le respect tenait éloignés ; il lui gagne des cœurs pour augmenter le nombre de ses sujets , tandis que le guerrier sacrifie ses sujets pour lui gagner des batailles : lequel travaille le mieux à sa gloire ?

Le tableau que vous venez d'offrir , dit Madame de *Fonbonne* , est vû sous un aspect agréable , & le seul sans doute , qui devrait flatter les desirs de ceux qui aspirent à la confiance des Princes ; mais combien en vois-je qui l'envisagent sous

Cv

un point de vue bien différent ,  
 ceux qui la désirent par cupidité en  
 sont indignes , ceux qui y aspirent  
 par ambition ne sont guères plus  
 propres à la remplir ; il n'y a que  
 le véritable amour de la Patrie , le  
 desir ardent de faire le bien , qui  
 puisse faire supporter patiemment  
 la jalousie des courtisans , les plain-  
 tes des mécontents , les injustices  
 du public , l'ingratitude de ceux à  
 qui l'on a rendu service , ce sont des  
 biens dont la perspective éblouit ,  
 & dont la jouissance défabuse.

Madame de *Fonbonne* congédia  
*Clairfons* aussi-tôt après le souper ,  
 parce qu'elle devait partir le lende-  
 main de bonne heure : quelque con-

fiance qu'il eût dans sa bienveillance, il ne laissa pas que d'éprouver toutes les inquiétudes de l'amitié pendant cette longue journée, il ne manqua pas de se rendre chez elle à l'heure, ou plutôt à la minute du rendez-vous ; il l'y attendit suivant l'ordre qu'il en avait, & elle y arriva une demi-heure après lui ; il crut lire sur sa physionomie bienfaisante, les bonnes nouvelles qu'il désirait ; son voyage n'a pas été inutile, lui dit-elle en l'embrassant, cependant je n'ai pu encore obtenir ce que vous demandez pour votre ami, mais j'ai commencé par vous.

Je ne sache pas, Madame, lui

répondit *Clairfons*, étonné, avoir pris la liberté de vous rien demander pour moi ; sans le malheur arrivé à mon ami, je n'aurais jamais pris celle de vous importuner. Oh ! vraiment, je le sçai bien, reprit Madame de *Fonbonne*, mais vos amis doivent être moins insensibles que vous à votre avancement, vous ne vous rappelez donc pas que je vous ai dit que j'espérais vous rapporter plus d'une bonne nouvelle ; *Clairfons* lui avoua qu'il n'avait entendu que celles qui pouvaient avoir rapport à l'intérêt de son ami : Eh bien, tant mieux, lui répondit Madame de *Fonbonne*, vous n'en mériterez que mieux

d'apprendre celles que je vous apporte.

Vous souvenez-vous que je vous priai il y a environ quinze jours, de m'apprendre les circonstances de votre vie, dont vous m'aviez déjà raconté quelque chose ; j'insistai sur les détails de votre campagne & de vos services ; si vous avez cru que la seule curiosité m'engageait à demander ce récit, vous vous êtes trompé ; voyant que vous étiez si indifférent sur les récompenses que vous méritez , j'ai cru devoir l'être moins ; la véritable bienfaisance ne consiste pas seulement à protéger les honnêtes gens qui ont recours à elle, elle doit aller chercher le mé-



rite modeste qui se cache, & lui, porter les récompenses qu'il néglige & qu'il mérite, c'est ce que j'ai dû faire pour vous; j'ai recueilli exactement de votre conversation tout ce que j'ai cru nécessaire, pour former un Mémoire que j'ai présenté moi-même au Ministre de la Guerre, & je viens d'en obtenir la Croix de S. Louis, & une pension de 2000 livres. Voilà, mon ami, dit-elle, en embrassant encore une fois *Clairfons*, tout ce que j'ai pu faire pour vous, mais j'espère que nous n'en resterons pas-là; je ne voulais pas partir sans la Croix & le Brevet de la pension, mais sur ce que j'ai dit de vous au Ministre,

il a voulu vous remettre l'un & l'autre lui-même en soupant ici avec vous ce soir.

*Clairfons* aussi étonné qu'on peut le croire , tâcha de marquer de son mieux sa sensibilité à Madame de *Fonbonne*, par des termes dont le désordre exprimait sa reconnaissance d'une façon plus touchante que les phrases les mieux arrangées ; mais il n'oublia pas de lui rappeler les promesses qu'elle avait bien voulu lui faire pour son ami.

Le Ministre arriva sur les neuf heures , & *Clairfons* reçut de lui avec respect & reconnaissance les récompenses dont il l'honora ; il

ne fut pas moins sensible aux marques de bonté qu'il y joignit , & il ne démentit en rien la bonne opinion que sa protectrice avait donnée de lui ; il crut s'en rendre plus digne encore en représentant qu'il n'avait pas mérité la pension considérable qu'on avait bien voulu lui accorder ; il ajouta qu'il était pour jamais uni à un ami dont la fortune était suffisante pour eux deux, & demanda comme une grâce insigne, que cette pension passât au pauvre *la Forêt* , qui l'avait méritée par de plus longs services , à moins , ajouta-t-il , que la faute qui lui a attiré la disgrâce du Roi , ne l'ait rendu indigne de ses bontés :

elle n'est pas bien grave, lui répondit le Ministre, mais c'est une imprudence qui pourra lui faire du tort, & qui plus est, des ennemis.

J'avais donné ordre, continuait-il, que l'on découvrit l'auteur de quelques couplets où des personnes de la première considération sont maltraitées; j'ai reçu un avis qu'il les avait chantés des premiers; j'ai envoyé chez lui faire une recherche en son absence, & l'on a trouvé dans ses papiers une copie de cette chanson, pleine de ratures & de changemens; il y avait même d'autres couplets encore inconnus, je n'ai pas douté qu'il n'en fût l'auteur: une femme de qualité qu'il connaît,

n'a avoué qu'elle les tenait de lui, avant qu'on les connût à la Cour. Je n'ai pû me dispenser de lui faire éprouver une punition de quelques mois de prison, que j'abrégerais volontiers, à la sollicitation de Madame, si le Roi n'en avait été informé lui-même.

Je puis vous assurer, Monseigneur, répondit *Clairfons*, avec une vivacité qui n'était pas trop respectueuse, & qui cependant ne déplut pas, & j'en répons sur ma tête, que mon ami n'a point fait les couplets dont on l'accuse, non pas parce qu'il n'a jamais fait que des calculs de mathématiques, & des évolutions de tactique, mais par la

seule raison qu'ils ne peuvent être de lui , s'ils sont méchans.

Vous défendez votre ami avec chaleur , lui dit Madame de *Fonbonne* : *Clairfons* qui s'aperçut qu'en effet il en avait mis un peu trop dans sa réponse , en demanda pardon en rougissant : votre zèle ne peut être que louable , lui répondit Monsieur de..... & puisque vous montrez un attachement aussi vif pour votre ami , je vous donne ma parole qu'avant qu'il soit peu , je serai instruit de la vérité du fait , & que s'il est innocent , je sçaurai le dédommager. Cette assurance , en donnant plus de confiance à *Clairfons* , le mit plus à son aise ,

& l'engagea à se développer ; il parut philosophe sans pédanterie , sçavant sans morgue , homme d'esprit sans prétentions ; il parla également bien de la guerre & du commerce , des loix & de la politique , du gouvernement & des finances ; il cita les Auteurs anciens & modernes sans affectation , releva les fautes des Généraux sans humeur , vanta les belles actions de plusieurs Officiers , sans parler des siennes , blâma le luxe sans aigreur , proposa des moyens de réforme sans les donner pour des préceptes : enfin il enchantâ , il ravit le Ministre qui ne pouvait comprendre comment un jeune homme qui n'avait fait

qn'une campagne , qui n'avait pas été dans les affaires, qui n'était jamais venu ni à Paris ni à la Cour ; pouvait parler si universellement , & raisonner si juste ; comment avez-vous fait , lui dit-il , pour être si instruit en tant de genres à votre âge.

Rien n'est plus aisé à comprendre , lui répondit *Clairfons* , mon éducation a été toute différente de celle que l'on a coutume de donner aux jeunes gens , & avec le plan que j'ai suivi , il n'y en a pas un qui n'en sçut autant , & peut-être plus que moi.

On laisse ordinairement un jeune homme au Collège jusqu'à quinze



ans pour lui faire apprendre quelques mots de latin qu'il oublie quinze jours après en être sorti ; on l'envoie ensuite à l'Académie, où on lui donne tant de Maîtres, que le dernier lui fait nécessairement oublier la leçon de celui qui l'a précédé : je suis toujours étonné que ne les reconnoissant pas, tant le nombre en est grand, il ne pousse quelquefois une botte au Mathématicien, qu'il ne propose un corollaire au Maître à danser, qu'il ne fasse pas un entrechat au Maître d'Italien, & qu'il ne prenne pas son violon pour accompagner le Maître de Géographie. Le voilà donc pour deux ou trois ans entre les

main d'une douzaine de gens ; dont chacun d'eux en particulier se moquant des autres , cherche à lui persuader que son art est le seul nécessaire , & que les autres sont inutiles ; en effet , à la façon dont on les lui enseigne , je ne serais pas étonné qu'il les crût tous : on l'affranchit enfin de cette espèce de tyrannie , & on l'envoie voyager chez les étrangers , pour se moquer de leurs usages & rapporter leurs ridicules.

J'ai vu un jeune homme qui faillit être étouffé de caresses par ses parens , parce qu'après avoir passé un an à Londres , il était parvenu à bien contrefaire les Anglais qui parlent mal notre langue.

Un autre jeune homme qui avait un peu mieux profité de ses voyages , parlait dans un souper des loix , des coutumes & des différentes formes de Gouvernement des pays qu'il avait parcourus ; mais un autre jeune homme s'avisa d'apprendre quelques Anecdotes nouvelles sur une fille entretenue , qui était alors à la mode , & chacun se tourna de son côté. Qu'est-ce ceci , dit le jeune Voyageur , on m'a fait perdre bien du tems & prendre bien de la peine pour apprendre des choses inutiles , tandis que sans sortir des foyers & des coulisses , j'aurais pû m'instruire de tout ce qui est nécessaire

deffaire pour briller dans le monde , courons vîte réparer ce tems perdu.

L'emploi de ma jeunesse a été tout-à-fait différent , continua *Clairfons* , mon pere qui était plus instruit qu'un Gentilhomme de Province n'a coutume de l'être , parce qu'il n'était pas assez riche pour être venu perdre son tems à Paris, se chargea de mes premieres études , & à dix ans je ~~s~~avais autant de latin & de grec qu'on en fait ordinairement après avoir passé dix autres années dans un Collège ; ma mere qui avait des talens, m'enseigna le deffein & la musique , & en une année j'en appris

*Part. II.*

D

tout ce qu'il faut en savoir quand on ne veut être ni peintre , ni compositeur d'Opéra. La Nature m'a donné des forces peu ordinaires , & dès l'âge de douze ans , je m'amusais à dompter dans la prairie de jeunes poulains indociles , tandis qu'un vieux soldat que mon pere nourissait chez lui , m'enseignait à manier les armes , & bientôt je me vis en état de ne craindre ni les Ecuyers d'Académies , ni les Prevôts de Salles d'armes.

Un oncle qui servait dans le Génie vint passer un hyver chez mon pere , & je profitai de ce tems pour apprendre les premiers élémens des Mathématiques & des

fortifications; nous nous amusions aussi à faire, à peu de frais, quelques expériences de Physique & de Chymie; le Médecin de la maison qui en était aussi l'ami, prenait plaisir à venir diriger nos opérations.

Je reçus ainsi des mains de l'amitié les leçons nécessaires pour instruire mon esprit aux Sciences; & pour former mon cœur à la vertu; je n'eus qu'à suivre les exemples de mes parens; j'eus le malheur de perdre ma mere & mon pere à dix-sept ans; j'avais si peu de penchant à la dépense, que l'on ne crut pas nécessaire de me donner un Tuteur; en quoi l'on fit mal, car si

je ne dissipai pas mon bien comme font les jeunes gens , j'en eus si peu de soin , qu'il dépérit de jour en jour & se réduisit presque à rien ; mais j'ai trouvé un ami dont les attentions vigilantes réparèrent celles que je n'ai pas eues.

Quant aux Sciences dont vous avez la bonté de me croire instruit, un peu de lecture & beaucoup de réflexions m'ont appris ce que j'en fais , j'ai trouvé que celles que l'on regarde comme les plus éloignées avaient beaucoup d'analogie, & que toutes ont des rapports ensemble : bien différent de ceux qui veulent tout lire , tout comparer , je n'ai jamais consulté que les bons

**Auteurs, afin de ne pas prendre des idées fausses dont on a souvent bien de la peine à se défendre, lorsqu'elles sont offertes sous des couleurs brillantes.**

**J'ai étudié la Morale dans Montagne, les Loix & le Gouvernement dans Montesquieu, la Nature dans Buffon, les intérêts des Princes dans P..... la guerre dans F..... & M.... le commerce dans G.... les Finances dans M.... j'ai appris à connaître les hommes dans l'histoire & les passions dans la société; quant à la connoissance de moi-même, les malheurs que j'ai éprouvés en ont fait les frais, & je doute qu'il y ait de meil-**

**D iij**



leurs Maîtres ; Monsieur D\*\*\* assura *Clairfons* qu'il l'avait écouté avec beaucoup de plaisir, qu'il était charmé de le connaître, & qu'il serait enchanté de pouvoir lui être utile.

Madame de *Fonbonne* l'invita à venir tous les jours dîner & souper chez elle, & le pria de n'avoir pas d'autre maison que la sienne pendant tout le tems qu'il serait à Paris.

*Clairfons* pénétré de tant de bontés, se retira très-content, & rien n'aurait manqué à sa satisfaction, s'il eût pu obtenir la liberté de son ami ; il espéra d'en venir à bout & continua de faire sa cour à Madame de *Fonbonne*, en profitant de

ses offres obligeantes ; il ne la quittait presque point & elle se plaisait infiniment à sa compagnie ; il y avait près d'un mois qu'il continuait ses assiduités , lorsqu'il reçut une lettre du Ministre qui avait reconnu l'innocence de *la Forêt* , & découvert le véritable Auteur des couplets ; elle renfermait un ordre pour le Commandant du Château de Pierre-èn-Scise , par lequel il lui enjoignait de le remettre en liberté ; il était neuf heures du soir lorsque cette lettre arriva , *Clairfons* voulait partir sur le champ , mais Madame de *Fonbonne* le pressa si vivement de rester à souper avec elle , qu'il ne pût s'y

Div

refuser ; il voulut se retirer aussitôt après , mais elle le pria de passer un instant avec elle dans son cabinet.

Je ne vous aurais pas engagé , lui dit-elle , à retarder la liberté de votre ami seulement pour le plaisir de vous garder avec moi quelques heures de plus , j'ai formé un projet qui vous regarde , que je crois avantageux & qu'il est nécessaire que je vous communique ; je désire sincèrement votre fortune , & je n'ai rien imaginé de plus convenable pour l'établir solidement , qu'un mariage sortable , dans lequel vous trouverez de la naissance , des agrémens , de la fortune & sur-tout

beaucoup d'attachement de la part de votre épouse; elle vous connaît suffisamment, ne me demandez pas comment elle a pu le faire, c'est un mystère que je ne dois pas vous révéler; je suis persuadée, après l'idée que j'ai prise de votre caractère, que vous ne négligerez rien vous-même pour la rendre heureuse, & je suis sûre de son côté, qu'elle ne s'occupera que du soin de vous plaire & de faire votre bonheur; ne m'apportez pas l'obstacle de l'inégalité de votre fortune; il est déjà vaincu; apprenez-moi seulement s'il n'en reste point d'autres, & parlez-moi avec vérité; Madame de *Fonbonne*, pen-

D v

dant son discours , avait examiné *Clairfons* avec attention pour en découvrir l'effet , mais elle avait pris un soin superflu , il lui répondit avec toute la franchise dont il était capable.

Je suis pénétré , Madame , lui dit-il , de toutes les bontés dont vous me comblez , je ferai toujours tout ce qui dépendra de moi pour m'en rendre digne ; mais pour la dernière dont vous venez de m'honorer , il ne m'est pas possible de l'accepter. Je suis bien persuadé de tous les avantages qui sont réunis dans le choix que vous avez bien voulu faire pour moi ; mais mon cœur flétri par la tristesse , ne pour-

rait y être sensible , vous sçavez la  
 perte que j'ai faite , j'en conserverai  
 toujours précieusement la mé-  
 moire : comment oserais-je offrir  
 à une épouse aimable un cœur plein  
 d'un autre objet , & répondre à ses  
 caresses par des soupirs ? Quel pla-  
 sir pourrait-elle goûter en sentant  
 que mon cœur la repousse dans le  
 moment où ma main l'embrasse ?  
 Peut-être même jusques dans ses  
 bras , trahi par mes regrets , ré-  
 pandrais-je sur ses charmes d'infidèles  
 larmes attachées par un doulou-  
 reux souvenir. Une erreur cou-  
 pable a pû me rendre injuste , mais  
 jamais rien ne me rendra infidèle.

La réponse de *Clairfons* avait

Dvj

attristé Madame de *Fonbonne* ; mais elle ne put blâmer sa résolution ; elle le pria en le quittant de lui écrire souvent , & de venir quelquefois à Paris.

*Clairfons* l'assura qu'il comptait lui amener son ami avant de retourner dans sa Province, afin qu'il pût la remercier des obligations qu'il lui avait , & lui demander sa protection ; Madame de *Fonbonne* lui répondit, que tous ceux qui l'intéresseraient pouvaient compter sur ses soins, & ils se séparèrent.

*Clairfons* partit à la pointe du jour , avec tout l'empressement d'un ami tendre qui va briser les fers d'un ami malheureux , il avait

en soin de lui écrire ses espérances ;  
 mais en les lui faisant partager , il  
 n'avait fait aussi qu'augmenter son  
 impatience ; enfin il allait la finir ,  
 il courait avec toute la diligence  
 possible , & était à sa douzième  
 poste ; il était descendu de sa chaise ,  
 tant pour faire hâter le relais , que  
 pour se délasser les jambes , lorsqu'il  
 remarqua en se promenant  
 une Eglise très-belle , qui était à  
 une portée de fusil de la maison de  
 poste , elle était isolée & ressem-  
 blait à un Monastere ; il en demanda  
 le nom , & on lui répondit que c'é-  
 tait l'Abbaye de *Clairmoutiers* : il  
 se rapella fut le champ que c'était  
 celle où *Monfort* lui avait dit que



leur chère *Rose* avait fini ses jours; malgré son empointement, il ne put se refuser la triste satisfaction d'aller verser des larmes sur son tombeau; il ordonne à son domestique de faire tenir les chevaux prêts dans une demi-heure, & s'achemine seul vers le Couvent; il fait les premiers pas avec précipitation, mais bientôt sa marche se ralentit, son cœur se serre à mesure qu'il approche, & les forces sont prêtes à lui manquer; enfin il parvient avec peine jusqu'à l'Eglise, mais il n'ose entrer, & s'arrête à la porte, il promène ses regards sur le carreau, comme pour connaître l'endroit où repose la cendre de sa chère

*Rose*. . . . . Il craint de fouler  
cette terre sacrée. . . . . Il veut  
porter . . . . un pas tremblant . . . .  
mais il recule & croit sentir son  
cœur palpiter sous ses pieds. . . . .  
C'est donc ici que repose ta cendre,  
dit-il, en se prosternant vers la terre  
qu'il presse de ses lèvres; ô *Rose* !  
c'est ici que la mort a détruit ta  
beauté, que la terre a englouti ton  
corps, ce chef-d'œuvre de la na-  
ture, elle a consumé ton cœur, ce  
cœur où je régnais . . . . . que tu  
m'avais donné. . . . . Va ! *Rose*,  
cette triste tombe ne contient en-  
core qu'une partie de toi-même,  
mais l'autre va bientôt la rejoin-  
dre : en ce moment il croit voir

passer l'ombre de *Rose* derrière l'autel, il sent que son cœur succombe sous le poids de sa douleur, ses jambes se dérobent dessous lui, ses forces l'abandonnent, il se traîne vers un confessionnal qui était près de lui, & y tombe sans connaissance.

Cependant on avait fermé les portes de l'Eglise, où on ne l'avait point aperçu, & il ne fut tiré de son évanouissement, que par le chant des Religieuses lorsqu'elles vinrent chanter leurs matines; parmi ces voix il crut reconnaître celle de *Rose*, & frappé par les idées qui avaient causé son évanouissement, & qui avaient laissé

de fortes traces dans son cerveau ; il se crut à côté d'elle parmi les Anges occupés à chanter les louanges du Seigneur , il voulut y mêler la sienne , mais heureusement ses sens trop affaiblis refuserent à ses organes la faculté de former des sons qui pussent être entendus ; cependant il reprit un peu ses forces & reconnut la vérité ; mais pour tomber dans une situation bien plus surprenante ; la voix qu'il avait prise pour celle de *Rose* , recommença à chanter seule un verset ; alors troublé , éperdu , il veut se lever pour courir à la grille dont les rideaux étaient ouverts , mais les forces lui manquent & il retombe

dans le confessional ; il se ressouvient qu'il a sur lui des sels , il en respire & reprend peu à peu ses forces , il parvient jusqu'à la grille , mais les matines étaient finies & les Religieuses étaient sorties du chœur ; une seule restait qui arrangeait les livres , un profond soupir qu'il laisse échapper la fait retourner. O Ciel ! s'écrie-t-il , est-ce encore une illusion de mes sens , & vous plaisez-vous à troubler ma raison par de vains fantômes ? .... *Rose* , .... c'était elle-même , *Rose* entend la voix de son Amant , cette voix si chère à son cœur , c'est lui qui en reconnaît les sons , elle court , lui tend les mains à travers la grille

le ; *Clairfons* les faifit , y colle fes lèvres. Non , s'écrie-t-il , ce n'est point une ombre, Dieu fait un miracle en ma faveur , il le devait à mon amour ; il est perfuadé qu'il voit fa Maîtrefle , cependant les premiers mots qu'elle prononce lui caufent un nouveau faiffiffement , il femble que fon cœur n'ofe fe fier au témoignage de fes fens , & fon efprit a peine à recevoir une vérité fi douce , mais fi importante ; enfin , il ne peut plus douter de fon bonheur , mais il n'en jouit qu'un instant , une crainte terrible vient le frapper tout-à-coup : *Rofe* , dit-il en tremblant , m'êtes-vous rendue toute entière , aucun vœu

ne vous attache-t-il à ce Cloître ?  
 Non pas encore, reprit *Rose*, mais  
 je dois y finir mes jours après avoir  
 perdu votre cœur.... Perdu mon  
 cœur, s'écrie *Clairfons* ! Ah ! je  
 vois qu'une erreur funeste qui nous  
 a long-tems été commune , vous  
 abuse encore ; mais en attendant  
 que je puisse la détruire , *Rose* ,  
 écoutez mon serment, je le fais  
 devant Dieu qui est présent dans  
 ce Tabernacle sacré , qui vient de  
 vous rendre à mon cœur, vous fa-  
 vez si le vil mensonge a jamais souil-  
 lé ma bouche ; *Rose*, je vous jure....  
 En ce moment un bruit de clefs  
 se fit entendre à la porte..... Je  
 vous crois , lui dit *Rose* , en le quit-

tant, revenez ici à deux heures ; & vous trouverez sous le bénitier un billet qui vous instruira des moyens de nous voir & de nous parler plus librement : en ce moment le Sacristain ouvrit la porte, & prenant *Clairfons* pour un voleur, il voulait la refermer ; mais celui-ci le rassura en lui apprenant qu'étant entré la veille dans l'Eglise pour y faire sa prière, accablé de fatigue, il s'était assis dans un confessionnal où il s'était endormi & y avait passé la nuit, parce que sans doute il n'avait pas été aperçu.

En sortant du Couvent, il vit quelques Dames aux fenêtres, qu'il



prit pour des Pensionnaires ; il remarqua bien qu'elles le regardaient avec attention, mais trop occupé pour en faire à elles, il continua son chemin, & revint à la poste où on l'attendait avec beaucoup d'inquiétude. Son domestique qui lui était fort attaché, avait passé la nuit à le chercher, & le vit arriver avec joie.

*Clairfons* lui dit qu'il ne partirait que le soir, prit quelque nourriture dont il avait besoin, & retourna au Couvent ; il trouva en effet au lieu marqué le billet promis, il s'en saisit & y lut ces mots :  
 » Nous avons été vus, quoique je  
 » ne sois encore liée ici par aucun

» Vœu, je dois m'attendre à la pu-  
 » nition la plus rigoureuse; seule-  
 » & sans secours, à qui pourrais-je  
 » m'adresser pour en sortir? je dois  
 » profiter de celui que le Ciel m'en-  
 » voye en vous, pour m'empêcher  
 » de prononcer des sermens qui se-  
 » raient bientôt suivis de mes re-  
 » grets, je puis sans inquiétude me  
 » confier à celui qui a pris le soin  
 » de former ma jeunesse à la vertu.  
 » Trouvez-vous à minuit à une pe-  
 » tite porte du jardin qui donne  
 » sur la rivière, elle est peinte en  
 » verd, vous la retrouverez aisé-  
 » ment cette nuit, si vous allez la  
 » reconnaître pendant le jour; ayez  
 » soin de faire tenir votre chaise le

plus près qu'il vous sera possible à minuit précis.

*Clairfons* transporté, se prosterna à genoux pour remercier le Ciel d'un bienfait si peu attendu, & pour le prier de lui accorder sa protection dans cette entreprise; il retourna à l'auberge, & après y avoir pris quelques heures de repos, il revint faire le tour du Couvent, reconnut la porte indiquée, retourna faire préparer sa chaise, & la mena au rendez-vous à onze heures précises. Il fut cependant obligé, par la situation du lieu, de la laisser assez éloignée, & il vint s'asseoir sous des peupliers qui étaient près de la porte,

O Ciel!

O Ciel ! disait-il , quel est mon bonheur ? Je reçois en ce moment le prix de tous les maux que j'ai soufferts ; qu'ils étaient faibles en comparaison de la récompense qui leur était préparée ! je vais dans un même instant rendre à un ami sa liberté , & une sœur qu'il a pleuré , qu'il n'espérait plus de revoir ; quelle va être sa joie de la serrer dans ses bras ? Quelle sera la mienne de la recevoir de ses mains ? Injustes mortels qui fatiguez le Ciel de vos plaintes pour la moindre perte , pour la moindre disgrâce ; attendez en silence les effets de sa bonté toujours prête à les réparer avec usure ; méritez ses bienfaits.

*Part. II.*

**E**



par votre patience ! Le Ciel en effet allait plus que jamais éprouver la sienne ; il crut entendre quelque bruit du côté où était sa chaise , il y courut & demanda ce que c'était à son domestique, qui lui répondit qu'un homme yvre , sans doute , était venu plusieurs fois s'asseoir auprès d'eux , mais qu'il était enfin parvenu à l'écarter ; *Clairfons* lui recommanda de garder le plus profond silence, retourna se mettre en embuscade près de la porte.

La nuit était fort obscure, il crut appercevoir ou plutôt entendre quelques personnes qui passaient à quelques pas de lui avec précipitation, comme il avait intérêt de

ne se pas laisser appercevoir, il se cacha derriere un arbre, & lorsqu'elles furent éloignées, il retourna à son poste.

Enfin, minuit sonna, ce fut alors que le cœur commença à lui battre avec violence, chaque feuille que le vent agitant, lui causait un frémissement par tout le corps. Il attendit quelques minutes assez tranquillement, mais au bout d'un quart-d'heure l'inquiétude commença à s'emparer de lui, elle croissait à chaque instant; il crut que l'horloge l'avait trompé, il interrogea sa montre qui sonna les douze heures & les trois quarts; il la fit répéter deux fois, & deux fois

E ij

Elle sonna la même chose : il crut  
 enfin entendre dans le jardin le  
 bruit de quelqu'un qui marchait,  
 mais cette faible espérance se dissi-  
 pa bientôt : droit sur ses jambes,  
 les bras croisés, l'oreille collée  
 contre la porte, il semblait que  
 tous ses sens suspendus se réunis-  
 saient en prêtant toutes leurs fonc-  
 tions au seul dont il faisait usage;  
 en appuyant sa tête contre la porte,  
 il crut sentir qu'elle cédait douce-  
 ment ; en effet, elle était ouverte ;  
 cette découverte le rassura en lui  
 faisant croire que c'était une pré-  
 caution de *Rosé*, & que sans doute  
 elle n'avait pu trouver le moment  
 favorable pour sa fuite ; cependant

le jour commençait à poindre, & les matines sonnerent, il espéra que *Rose* profiterait de cet instant pour se dérober ; il crut que ce moment favorable, qui la veille lui avait rendu sa maîtresse, serait celui qui allait la remettre entre ses bras ; mais rien ne parut, & le soleil qui commença à se montrer, dissipa ses espérances avec les ombres de la nuit.

Il fut obligé de se retirer d'abord d'être apperçu ; mais comment revenir à la poste avec les mêmes chevaux qui paraîtraient frais ? En quel endroit dire qu'ils avaient passé la nuit ? Il résolut donc d'envoyer sa chaise à la poste pro-



chaine , il engagea le postillon au secret par les moyens ordinaires en telles occasions , & ordonna à son domestique de revenir à la nuit fermante avec la chaise au même endroit.

Pour lui , résolu à passer la journée dans les environs du Couvent, il en fit vingt fois le tour ; il passa dans l'Eglise toutes les heures des Offices , & n'y entendit point la voix de *Rosè* , il chercha inutilement sous le bénitier. Quel événement fatal avait pu déranger des projets si favorables , & en apparence si faciles à exécuter ?

Tout ce que la crainte peut causer d'inquiétude , tout ce que

l'amour peut éprouver d'allarmes ,  
*Clairfons* le ressentit , tous les  
 malheurs possibles se présenterent  
 à son imagination : si cette journée  
 fut pour lui longue , pénible &  
 douloureuse , la fin en fut encore  
 plus funeste.

Le soleil venait de se cacher ,  
 des nuages qui l'avaient obscurci  
 pendant la journée , semblaient  
 avoir hâté sa retraite , & les épaisses  
 ténèbres de la nuit déroberent bien-  
 tôt aux yeux les objets les plus  
 proches.

*Clairfons* qui s'était rendu à la  
 petite porte verte dès qu'il avait  
 vu le soleil baisser , crut entendre  
 arriver sa chaise ; il s'avança de ce

côté, mais à peine avait-t-il fait quelques pas qu'il se sentit saisir avec violence; il fit quelques efforts pour se débarrasser, mais ils furent inutiles, il fallut céder au nombre; il se sentit porter dans une voiture où plusieurs hommes entrèrent avec lui, & il entendit que les autres la suivaient à cheval; c'est tout ce qu'il pût connaître, car l'obscurité était si grande qu'il ne pouvait pas même voir ceux qui l'accompagnaient, toutes les questions qu'il leur fit furent inutiles; après environ trois quart-d'heure de marche, la voiture arrêta, & il fut descendu dans un lieu qu'à la sombre clarté d'une lampe

funébre, il reconnut aisément pour une prison, alors les conducteurs qui étaient des Archers de la Marechaussée, le laissèrent entre les mains du Géolier.

*Clairfons* lui demanda de quel crime on l'accusait, & par quel ordre il se trouvait arrêté, tandis qu'il était chargé lui-même d'en faire exécuter un du Ministre; ce discours en imposa un peu au Géolier, qui avait commencé par lui répondre avec assez peu de respect; il se mit cependant en devoir de le fouiller, en lui demandant pardon de la nécessité où il était de le faire à tous les prisonniers criminels; moi, criminel ! s'écria *Clairfons*,

E v

indigné de cette insolence & de la hardiesse avec laquelle on osa mettre la main sur lui : prenez garde de ne rien entreprendre , lui dit-il , dont vous puissiez vous repentir. Cette menace effraya peu le Géolier qui voulut continuer ; alors *Clairfons* ne voyant que deux hommes , crut pouvoir leur échapper , & en étendit un à ses pieds du premier coup qu'il lui porta ; l'autre se mit à crier de toute force , & il en parut à l'instant huit ou dix qu'on eût pris pour des hommes d'une autre espèce à leur taille énorme , & à leur air rébarbatif ; ils se firent du malheureux *Clairfons* , le lièrent étroitement

& le conduisirent dans une chambre obscure.

En proie aux plus tristes réflexions, sa fermeté aurait pu l'abandonner dans une situation si cruelle, s'il n'eût été que philosophe; mais il tirait des principes solides de la Religion, des secours que n'auraient pu lui procurer les vains raisonnemens de la Philosophie; j'ai résisté à bien des malheurs, disait-il, en repassant tous les événemens de sa vie; le Ciel ne permettra pas, sans doute, que je succombe à celui-ci: le premier & le plus grand de tous, est d'avoir dans un aveugle emportement arraché la vie à un homme; si sa bonté n'a pas

E. v. p.

permis que j'en reçusse sur le champ le châtement trop mérité, sa justice a voulu, sans doute, que les autres malheurs qui l'ont suivi en fussent la punition; mais de tous les coups dont elle m'a frappé, aucun ne m'a été aussi sensible que ce dernier; je me suis vu dépouiller du peu de bien que la fortune m'avait laissé, par des Moines avides; j'ai eu recours à la Justice, & j'ai été le jouet de la chicane; j'ai essuyé les travaux de la guerre; la barbarie d'un ennemi vainqueur & féroce; j'ai senti les vives douleurs de mes blessures, & de celles de mon ami; j'ai supporté l'horreur de la misère & de la cap-

[ 109 ]

tivité ; j'ai pleuré pendant un an une maîtresse adorée ; le Ciel semble faire un miracle en ma faveur , il me la montre pour me la ravir.... Si près du bonheur..... de réunir les personnes qui me sont les plus chères au monde..... O divine Providence ! J'ignore à quelles épreuves vous me réservez ! Mais après celle que vous me faites souffrir, je doute qu'il en reste à votre colère.

j'ai été assez heureux pour faire triompher l'innocence de mon ami, mais qui pourra faire connaître la mienne ? Je vais être la victime..... de quoi..... rien ne se présente à mon esprit agité..... toute espé-



rance se refuse à mon cœur abattu. . . . . Je me vois accusé & traité en criminel; ô Bonté céleste ! puisque vous avez daigné me pardonner mes fautes , vous ne punirez point mon innocence.

Ces tristes réflexions furent suivies d'une abondance de larmes , le Ciel qui condamne le désespoir ne défend pas la sensibilité ; c'est au contraire une marque de sa bonté , lorsqu'il nous la laisse , pour sentir les épreuves auxquelles il veut nous soumettre pour nous préparer au bonheur.

*Clairfons* resta trois jours dans cet état accablant , il avait heureusement sur lui un volume de

Pope ; il aimait beaucoup cet Auteur , & c'était dans ce Philosophe consolant , qu'il avait puisé son extrême patience & sa soumission à la Providence , persuadé que ses efforts secrets tendent toujours à la meilleure fin.

Le Géolier qui avait trouvé dans les papiers de *Clairfons* , la lettre obligeante que le Ministre lui avait écrit en lui envoyant l'ordre qui rendait la liberté à son ami , l'avait sur le champ fait conduire dans la chambre la plus commode , & lui avait marqué toute sorte de considération ; mais il n'avait pu lui apprendre la cause de sa détention qu'il ignorait lui-même.

Le soir du troisieme jour, *Clair-  
fons* était appuyé sur sa fenêtre en  
cherchant à distraire ses cruelles  
inquiétudes par la vue d'une cam-  
pagne charmante qu'il découvrait  
au loin ; il crut s'appercevoir que  
la grille qui la fermait n'était pas  
solide , il l'ébranla d'abord douce-  
ment , il sentit qu'elle cédait , il la  
secoua avec force , & bientôt elle  
ne tint plus à rien , mais il remit à  
la nuit à achever le succès de sa  
découverte.

Dès que le silence qui régnait  
dans la prison lui eut annoncé que  
tout le monde était livré au som-  
meil , il acheva de jeter la grille en  
dehors , il en vint à bout ; mais

elle entraîna avec elle une si grande quantité de platras, qu'elle fit un bruit horrible en tombant.

*Clairfons* crut que tous les Guichetiers éveillés allaient accourir à sa chambre pour le lier de nouveau, & le traîner dans un cachot; il résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, & s'étant saisi d'un chenet, il les attendit de pied ferme; mais personne n'ayant remué, il coupa ses draps & ses rideaux en larges lanieres, & les attachâ l'une au bout de l'autre: comme il était prêt à descendre, une réflexion l'arrêta & faillit lui faire perdre le fruit de ses peines: *Moi, dit-il, fuir comme un crimi-*

nel qui dérobe sa tête au supplice qu'il a mérité ! ... . Cependant la providence m'aurait-elle offert un moyen dont je ne devrais pas profiter , puisqu'elle a favorisé mon entreprise malgré tant de difficultés , je ne dois pas résister à sa volonté : soit la crainte , soit l'amour de la liberté si naturel aux hommes , *Clairfons* se rendit à cette dernière pensée , & sortit heureusement de la prison : la joie de se délivrer d'un malheur instant , fait en ce moment oublier tous les autres ; il se trouva dans l'état d'un homme qui , surchargé d'un poids qui l'accable , se le sent enlever de dessus les épaules ; il se

mit à courir sur le champ avec toute la vitesse d'un cerf qui est parvenu à se débarrasser d'un piège où il s'était pris : mais après avoir couru une demie heure sans presque reprendre haleine, il s'arrêta tout-à-coup pour songer qu'il ne savait où le conduisait le chemin qu'il avait pris ; il n'y avait point de lune, le Ciel couvert de nuages ne lui laissait point appercevoir d'étoiles qui pussent le guider ; cependant il se ressouvint à peu près du coucher du soleil, & continua sa route : le voilà donc encore une fois errant la nuit & fugitif, sans savoir où aller. Il rencontra heureusement à la pointe du jour,

quelques Payfans qui portaient des denrées vraisemblablement dans l'endroit d'où il s'était échappé ; & leur ayant demandé le chemin de Paris, ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à suivre celui qu'il tenait ; il s'en écarta cependant un peu afin de marcher plus en sûreté : ayant trouvé une petite rivière , il fut obligé de le reprendre ; quelques autres Payfans le voyant extrêmement fatigué , lui dirent qu'il aurait bien dû profiter d'une chaise qu'ils venaient de rencontrer , & qui paraissait s'en retourner à vuide ; aussi-tôt il doubla le pas pour la rattraper au premier village pendant qu'elle changerait de che-

vaux, après avoir couru une demi-heure, il arriva à la poste où il trouva la chaise dont les bonnes gens lui avaient parlé; il la vit de loin devant la porte, & put la reconnaître pour la sienne, c'était elle en effet, quelle rencontre heureuse ! son domestique ayant passé trois jours à le chercher dans tous les environs du Couvent, & n'ayant pu en apprendre des nouvelles, ne se trouvant pas assez d'argent pour aller le joindre à Lyon où il savait qu'il devait se rendre, avait pris le parti de retourner à Paris, afin d'y apprendre de ses nouvelles chez Madame de Fonbonne.

Clairfons approuva un arrange-



ment si sage , & qui lui était si favorable ; fans rendre compte à son domestique de ce qui lui était arrivé , il monta dans sa chaise & se fit conduire à Paris , où il était obligé de retourner demander un autre ordre pour la liberté du pauvre *la Forêt* , puisque le premier était resté entre les mains du Géolier de . . . .

Pendant qu'il retournait à Paris , il renvoya son domestique à l'Abbaye de *Clairmoutier* s'y informer dans les environs de tout ce qu'il pourrait apprendre sur le compte de *Rose* , il fallut par conséquent l'instruire qu'elle était vivante , comment il l'avait retrouvée , &

que c'était elle qu'il devait enlever la nuit qu'ils avaient passée sous les arbres près du Couvent ; ce secret était important, mais il ne courait aucun risque de le confier à un garçon qu'il connaissait pour être rempli d'intelligence & de fidélité.

Il continua donc sa route pour Paris, après lui avoir donné toutes les instructions nécessaires, & lui avoir ordonné de venir le rejoindre dans quatre jours au plus tard chez Madame de *Fonbonne*.

A la première poste, *Clairfons* se sentit une soif dévorante, & demanda une caraffe d'eau fraîche qu'il avalla d'un seul trait ; il ne l'eut pas plutôt bûe qu'il sentit un

point de côté qui augmenta de façon qu'à la poste suivante il pouvait à peine respirer : il demanda s'il n'y avait pas un Chirurgien, on lui fit venir celui du Village, & il se fit saigner sur le champ ; cette saignée faite à propos lui sauva la vie : se sentant un peu soulagé il remonta dans sa chaise, la poste prochaine était double, il eut beaucoup de peine à l'atteindre, une fièvre violente le prit en arrivant, il fut obligé de se mettre au lit & d'envoyer chercher le Chirurgien ; celui-ci se trouva heureusement un peu plus habile, ayant servi longtemps dans les Hôpitaux de l'armée, il lui dit que sa maladie était une pleurésie

pleurésie, qui au moyen de la saignée abondante qu'il s'était fait faire, n'était pas encore formée, il lui en fit deux autres consécutives, lui appliqua sur le côté un topique de verveine & de ciguë mêlée de farine d'avoine, & lui fit boire une potion préparée.

*Clairfons* s'endormit profondément pendant six heures, après avoir pris ce breuvage, & eut une transpiration très-abondante pendant ce sommeil; en s'éveillant il ne se sentit plus d'autre mal qu'une grande faiblesse.

Le Chirurgien qui n'avait pas quitté le chevet de son lit, lui ôta le topique qu'il lui avait appliqué

*Partie II.*

**F**

sur le côté ; au lieu de le trouver desséché comme cela arrive ordinairement, il était imbibé d'une sueur infecte, dont on ne pouvait supporter l'odeur, & les pores de la peau étaient remplis de sang, comme ils le sont après y avoir appliqué les lèvres & l'avoir sucée long-tems.

*Clairfons* voulait absolument se lever & partir, mais le Chirurgien l'assura qu'il ne pouvait quitter le lit avant trois jours, & la chambre avant cinq, s'il ne voulait courir le risque de s'évanouir à chaque instant, que la crise qu'il venait d'essuyer était un de ces efforts de la nature qu'elle ne se procure qu'en s'affaiblissant beaucoup.

Il fallut donc prendre patience ;  
& avoir recours au Philosophe  
Pope pendant ces cinq jours.

*Clairfons* voulut en partant faire  
présent de quelques louis au Chi-  
rurgien , pour le récompenser de  
ses bons soins , mais celui-ci les  
refusa absolument , & pria *Clair-  
fons* de lui accorder seulement sa  
protection auprès du Procureur  
Général ou du Ministre , pour un  
sien frere auquel il venait d'arriver  
un malheur ; *Clairfons* lui répon-  
dit qu'il connaissait particulière-  
ment le dernier , & qu'il lui expli-  
quât de quelle espece était le mal-  
heur de son frere.

Mon frere , répondit le Chirur-

F ij

gien , après avoir passé sa jeunesse au service , a été réformé sans pouvoir obtenir les invalides ; se voyant sans pain , & ne sçachant aucun métier pour en gagner , persécuté par la misere , il s'est vu contraint dépouser la veuve du Concierge de la prison de N . . . . . petite Ville qui est à douze lieues d'ici : il y a quelques jours qu'il eut le malheur de laisser échapper un prisonnier d'importance , comme c'était la seconde fois que cet accident lui arrivait , les Magistrats qui le soupçonnaient , sans doute , d'être d'intelligence dans ces évafions , l'ont condamné à demeurer lui-même un an en prison , & à perdre

ensuite sa place ; j'en reçus hier l'affligeante nouvelle ; elle ne l'était pas moins pour *Clairfons* , car après avoir interrogé le Chirurgien sur quelques circonstances , il ne lui fut pas possible de douter que ce fut de lui dont il était question ; cette découverte qui augmentait son inquiétude , l'engagea à précipiter son départ ; il promit au Chirurgien ses services pour son frere, & l'assura qu'avant qu'il fut quatre jours il aurait de ses nouvelles ; mais à condition qu'il recevrait le présent qu'il lui avait offert , & qu'il doubla sans que cet honnête homme s'en apperçut.

Jamais route ne parut si longue



que les douze lieues qui restaient à *Clairfons*, la cruelle incertitude du sort de *Rosé*, l'affligeante image de son ami dans les fers, l'innocence du pauvre Géolier, victime de sa fuite ; que de justes sujets d'impatience ! mais que ce moment va être suivi d'un autre bien différent.

On imagine bien que *Clairfons* courut en arrivant chez Madame de Fonbonne ; il trouve dans son anti-chambre son domestique, qu'il avait envoyé à l'Abbaye de *Clairmoutier*. Eh bien ! *La Font*, quelle nouvelle ? — Monsieur, donnez-vous la peine d'entrer, Madame s'est réservé de vous les ap-

prendre; à cette réponse il précède celui qui va l'annoncer, il entre avec précipitation. O Dieu! Quels objets frappent sa vue; *Rose* & *la Forêt* dans les bras de *Madame de Fonbonne* qui le salue d'un cri de joie; Dieu, s'écrie-t-il, toujours des miracles! . . . . . il se précipite sur eux, se mêle à ce groupe entrelacé d'une façon si touchante, les caresses redoublent, les baisers se répètent, comme par écho; les doux noms de frère, de sœur & d'amie se font entendre accompagnés de soupirs, les larmes de joie se confondent sur les joues colées l'une contre l'autre; on eût dit qu'une seule ame ani-

F iv

mais ces quatre personnes, depuis long-tems les expressions manquaient aux sentimens, à la fin les forces manquèrent aux transports, il fallut s'asseoir.

Ah ! Madame, dit *Clairfons*, d'un ton de voix pénétré de son bonheur, après tant de bontés, qu'il m'est doux de tenir de vos mains les deux personnes qui me font les plus chères; c'est ainsi qu'il vous était réservé de couronner toutes les obligations que je vous ai, mais permettez-moi d'apprendre par quel nouveau miracle nous sommes enfin réunis.

Ce que vous appelez un miracle, reprit Madame de *Fonbonne*, est

sans doute un effet de la bonté du Ciel ; mais il ne s'est servi que de moyens fort simples.

*La Font* que vous avez renvoyé dans les environs de l'Abbaye de *Clairmoutier*, pour apprendre des nouvelles de Mademoiselle. Ah ! Madame, interrompit *Rosé*, avec un ton de reproche qui peignait le sentiment, vous m'avez promis de m'honorer de votre amitié, & le nom que vous venez de me donner n'en est pas le langage; vous voyez que ceux qui m'aiment m'appellent *Rosé*, ne m'en donnez pas d'autre si vous ne voulez pas m'affliger.

Eh bien ! reprit Madame de

F v

*Fonbonne*, *la Font* que vous aviez donc envoyé pour apprendre des nouvelles de *Rosé* ... A ce mot, *Rosé* l'interrompt encore en lui donnant un baiser par reconnaissance : en vérité, dit Madame de *Fonbonne*, de quelque façon que l'on s'exprime, il ne sera pas possible de pouvoir parler ; tenez fille charmante, continua-t-elle, en lui donnant à son tour une douzaine de baisers l'un sur l'autre, nous laisserez-vous apprendre à ce pauvre *Clairfons* ; ..... ce n'était pas le moyen de faire finir *Rosé* qui prenait trop de plaisir à cette dispute : puisqu'on ne sçaurait avoir le der-

mêr avec vous , je vous ordonne ,  
dit Madame de *Fonbonne* à *Rose* ,  
en lui donnant encore un baiser ,  
de rendre celui-ci à *Clairfons* , pour  
le dédommager de l'impatience  
que vous lui causez. *Clairfons*  
eours aussi-tôt pour le recevoir  
& le rendit à celle à qui il  
avait l'obligation ; *la Forêt* qui ne  
voulait pas rester spectateur inu-  
tile , vint aussi se joindre à eux ;  
on recommença alors de plus belle ,  
& l'on ne fait pas quand cette scène  
de sentiment aurait fini , si on ne  
fût venu avertir qu'on avait servi.

On imagine bien que le dîner  
fut court par l'empressement que

F. vj.

chacun avait de se joindre. En se levant de la table, Madame de *Fonbonne* fit dire qu'elle n'y était pour personne, & les amis rentrent dans son cabinet, elle fit asseoir *Clairfons* à côté d'elle, plaça *la Forêt* de l'autre côté, de façon que *Rose* se trouva vis-à-vis d'elle, & hors d'état de l'interrompre, & elle reprit son discours.

*La Font*, pour être plus à portée de l'Abbaye de *Clairmoutier*, s'était logé à *Croisiere* dans la maison de poste où vous aviez passé le jour, en attendant la nuit destinée à vous emparer de votre chère *Rose*; il avait appris qu'une Religieuse avait été enlevée cette même

nuit, & que le ravisseur avait été  
 arrêté le lendemain; mais quel pou-  
 vait être ce ravisseur? Cette Reli-  
 gieuse était-elle *Rose*? Avait-elle  
 été reconduite au Couvent? Com-  
 ment cet enlèvement avait-il pu  
 se faire, puisque vous aviez passé  
 toute cette nuit à la porte? . . . .  
 C'est ce qu'il ne pouvait com-  
 prendre; mais ce qui l'étonna bien  
 davantage, ce fut la seconde jour-  
 née de son séjour à *Croisiere*, d'y  
 voir arriver *la Forêt*, courant à  
 franc étrier; vous ne lui aviez pas  
 dit, sans doute, qu'arrêté par tant  
 de circonstances, vous aviez craint  
 de ne pouvoir aller le délivrer de  
 si-tôt vous-même, & que vous aviez



envoyé au Commandant l'ordre de le mettre en liberté.

Je le lui avais d'autant moins dit en effet , répondit *Clairfons* avec étonnement , que ce que vous supposez n'est point arrivé , & que cet ordre est resté entre les mains du Concierge de la prison de N..... Alors il conta comment il avait été arrêté sous les murs du Couvent , conduit en prison à N..... le moyen dont il s'était servi pour en sortir , la rencontre heureuse de sa chaise lorsqu'il fuyait à pied , la pleurésie dont il avait été attaqué en chemin , la façon dont il en avait été guéri , le discours de son Chirurgien , & la promesse qu'il

lui avait faite de travailler à découvrir l'innocence de son frere , & l'envie qu'il avait de le dédommager de ce qu'il souffrait par rapport à lui.

Cette multitude d'événemens dont la combinaison ne pouvait pas encore se développer à leurs esprits , leur causa beaucoup de surprise : attendez un peu , dit Madame de *Fonbonne* , je crois entrevoir quelque chose ; le Concierge , dites-vous , a pris l'ordre du Ministre , il aura craint d'être coupable en le gardant entre ses mains , & il l'aura envoyé par la poste à celui à qui il était adressé , qui l'aura mis à exécution sur le champ : cet

arrangement parut vraisemblable ;  
& en effet il était vrai.

Il ne restait plus qu'à dévoiler les autres circonstances de l'enlèvement & de la rencontre de *Rosé* avec son frere , & voici comme elle le fit en s'adressant à *Clairfons*.

Deux jours avant celui où j'eus le bonheur de vous retrouver à l'Abbaye de *Clairmoutier* , Madame la Comtesse de *Losan* y était arrivée pour y passer quelques jours..... La Comtesse de *Losan* , interrompit *la Forêt* , celle dont le mari a commandé à ..... & ensuite à ..... Assurément , reprit impatiemment *Clairfons* , la sœur de *Montfort* , ne la connoissez-

vous pas ? Non , certainement , répondit *la Forêt* , je ne la connaissais pas sous ce nom ; je n'ai passé , comme vous sçavez , que huit jours au Château de *Montfort* , & il n'est pas arrivé d'en parler une fois pendant que j'y étais. . . . . Mais je la connais bien à présent : cela étant , reprit *Rose* , qui voulait continuer son histoire , dites-nous donc comment vous la connaissez , si cela est intéressant , & ensuite je. . . . . Si cela est intéressant. . . . . C'est , dit-il , à *Clairfons* , la Dame qui était chez M. le Maréchal de Lowendhal , & qui me voulait tant de bien , je l'ai retrouvée à Versailles pendant mon dernier voya-

ge; mais, ma sœur, achevez votre histoire, je vous conterai la mienne après.

La Comtesse de *Losan*, continua *Rose*, étant venue pour voir sa belle-sœur, Abbessé de *Clairmoutier*, ou plutôt pour me déterminer à faire mes vœux, qu'elle me pres-  
 fait de prononcer depuis long-tems, elle vous vit sortir du Couvent & vous reconnut; un moment après Madame l'Abbessé m'envoya chercher sous un prétexte frivole, & me fit mille questions qui ne me laisserent pas douter que nous avions été découverts. Madame de *Losan* ne me quitta plus, je trou-  
 vai cependant le moment de vous

écrire le billet que je vous avais  
 promis de mettre sous le bénitier ;  
 mais à peine avais-je eu le tems de  
 l'y cacher , que je la vis venir à  
 moi ; j'allai au-devant d'elle sans  
 affectation , & je tâchai de l'éloi-  
 gner , afin que vous eussiez celui  
 de le prendre ; je n'eus pas de peine  
 à réussir , elle me quitta pour en-  
 trer dans sa chambre , & j'allai  
 m'enfermer dans la mienne , pour  
 rêver aux moyens dont je me ser-  
 virais pour m'échapper sans être  
 apperçue : une inquiétude me prit  
 sur le billet , je craignais qu'elle  
 ne me l'eût vu cacher , & je retour-  
 nai pour m'assurer si on ne l'avait  
 point enlevé ; je le retrouvai bien

dans la même place , mais je crus  
 m'appercevoir qu'il avait été dé-  
 plié , je fus tentée de le reprendre ,  
 mais l'impossibilité de vous le faire  
 tenir autrement , me détermina à  
 le laisser ; je ne vous dirai point de  
 combien de craintes je fus agitée  
 pendant toute la journée , je crois  
 que malgré mes soins à les cacher ,  
 elles n'échappèrent ni à Madame  
 l'Abbesse , ni à Madame de *Lofan* :  
 enfin la nuit étant venue , je fis un  
 très-petit paquet de ce qui m'était  
 le plus nécessaire ; l'heure heureuse  
 & fatale ayant sonné , je m'ache-  
 minai vers le jardin : après avoir  
 traversé heureusement tous les cor-  
 ridors , je passai devant les fenêtres

de Madame l'Abbesse , & devant celles de Madame de *Losan*, où je ne vis point de lumière, ce qui m'encouragea beaucoup.

J'avais observé long-tems auparavant , sans imaginer alors que cette remarque me serait utile un jour , que le jardinier n'emportait pas la clef de la porte que je vous avais indiquée, mais qu'il la cachait sous la caisse d'un laurier-rose. Je l'y trouvai en effet, & j'ouvris la porte le plus doucement qu'il me fût possible ; mais je n'eus pas fait quatre pas en dehors , que j'entendis faire ft , ft ; & sur le champ , je me sentis saisie par deux hommes qui me prirent chacun par-dessous le bras , &



me firent marcher très-vîte ; quoique je fusse prévenue, & que je ne doutasse pas que ce ne fussent deux de vos gens, je ne pus m'empêcher d'éprouver un certain mouvement de frayeur, causé, sans doute, par le silence & l'obscurité de la nuit, & peut-être par le mouvement brusque avec lequel j'avais été saisie, j'imaginai que vous étiez resté avec votre chaise, & j'allais leur demander si elle était bien loin ; lorsque j'entendis marcher quelqu'un près de nous ; la crainte de me faire connaître me fit garder le silence, & mes conducteurs continuèrent à me faire avancer à grands pas ; après avoir ainsi cou-

ru , plutôt que marché , pendant une demi-heure , j'étais si essoufflée , qu'il ne me fut pas possible d'aller plus loin : je leur demandai pourquoi vous ne vous étiez pas approché davantage , & je me laissai tomber par terre accablée de fatigue : voyant que je refusais de les suivre , ils me laissèrent sans me répondre ; je pensai qu'ils étaient allés vous chercher , & j'attendis assez patiemment un quart-d'heure ; ne vous voyant point venir , je me levai toute tremblante & je suivis le chemin que je leur avais vu prendre , ne concevant pas que vous n'ayez pû venir vous-même , & que vous vous foyez fié à de tels

gens, du soin d'une personne qui devait vous être chère ; je commençais à m'affliger, lorsque j'entendis plusieurs hommes venir à moi ; mais quelle fut ma surprise & mon désespoir, quand l'un d'eux ayant ouvert une lanterne fourde, je le reconnus pour l'homme d'affaire de l'Abbesse, qui demeurait à une petite lieue du Couvent, dans une maison qui en dépend. Eh ! bon Dieu, ma chère sœur, me dit-il, en feignant une grande surprise, par quel hazard vous trouvai-je dans ces bois à l'heure qu'il est ? Saisie de crainte & de désespoir, je restai long-tems sans répondre ; mais reconnaissant avec lui les  
deux

deux hommes qui m'avaient emmenée , je me crus obligée de dissimuler , & j'eus recours au mensonge pour la première fois de ma vie : je lui dis que j'avais trouvé une porte du jardin ouverte , que l'envie de me promener sous les peupliers m'avait prise, mais que j'avais été bien punie de mon imprudence , puisqu'à peine j'avais été hors du jardin , que je m'étais sentis saisie par plusieurs hommes qui m'avaient entraînée malgré moi, qu'ils m'avaient conduite en ce lieu , & qu'ils venaient de prendre la fuite lorsqu'ils l'avaient entendu venir.

Il faut remercier Dieu de ce

*Part. II.*

**G**

qu'il n'est pas arrivé plus grand mal , me répondit l'Econome , en feignant de me croire ; mais il n'y a qu'un pas d'ici à ma maison , venez vous y reposer un moment ; je le priai de me conduire plutôt au Couvent ; mais il me fit comprendre , que fatiguée comme je l'étais , cela ne serait pas possible avant que le jour parût , & qu'il serait indécent que je fusse rencontrée par quelqu'un , qu'il irait auparavant lui-même , & qu'il se chargeait d'arranger tout cela.

L'Econome sortit en effet à la pointe du jour , & ne revint qu'à midi ; je fus pendant ce tems en proie aux désolantes consolations de sa

Femme , il m'apporta enfin une lettre de Mad. de *Lofan*, qui me marquait que mon imprudence avait mis tout le monde en alarmes, que personne ne voulait y croire , & que la charité monacale m'accusait chrétiennement d'avoir pris la fuite avec un jeune homme qu'on avait vu roder toute la journée autour du Couvent, que je ne devais plus songer à y rentrer, mais que je pouvais être sans inquiétude, qu'elle partait dans cinq ou six jours & m'emmènerait avec elle : elle ajoutait, par apostille, que le rodeur avait disparu.

Je ne doutai pas un moment qu'elle ne vous eût apperçu, qu'elle

G ij

n'eût lu mon billet , & qu'elle n'eût profité de ce qu'elle y avait appris pour faire servir notre rendez-vous à ses desseins , me faire enlever elle-même & conduire chez l'Econome jusqu'à un moment plus favorable à ses desseins ; dans cet avantage qu'elle tirait de mon illusion, elle risquait cependant beaucoup en vous prévenant, . . . . Oui , sans doute , elle risquait beaucoup , répondit *Clairfon* , car c'était moi-même que vous entendîtes marcher si près de vous , & qui me cachai derrière un arbre , par la même crainte que celle qui vous empêcha de parler ; il s'agit à présent de sçavoir comment vous êtes .

Sortie de la maison de l'Econome.

C'est ce que je vais vous apprendre, répondit *la Forêt* : Votre domestique m'ayant reconnu à la poste de la *Croisiere*, m'expliqua le sujet qui l'y retenait ; je ne vous peindrai point la joie dont il fut témoin, lorsqu'il m'apprit que ma chere sœur était vivante ; je résolus, à quelque prix que ce pût être, de découvrir sa retraite, je crus inutile d'aller au Couvent, d'où je ne pouvais tirer aucun éclaircissement ; mais je résolus pendant les 2 jours qui restaient à *la Font*, d'en parcourir tous les environs chacun de notre côté ; il fut plus heureux que moi, & découvrit ma sœur



dès le même soir dans la maison de l'Econome, il revint sur le champ m'en avertir. Je ne donnai pas la torture à mon esprit pour imaginer un moyen de l'en tirer ; je demandai à *la Font* s'il était homme de cœur , sa réponse m'assura de son zèle ; aussi-tôt que la nuit fut venue , je fis seller quatre chevaux , nous en montâmes chacun un , & le guide mena le quatrieme à la longe ; nous prîmes la route ordinaire , mais à deux cens pas je proposai au postillon de choisir de trois balles qui étaient dans mon pistolet , ou de trois louis que je lui offris pour nous suivre ; c'était celui dont vous vous étiez déjà servi ,

que *la Font* avait eu attention de prendre ; il me répondit que la menace était inutile , & que ce garçon sçavait bien qu'il n'était pas homme à se faire tirer l'oreille pour obliger d'honnêtes gens ; à la bonne heure , lui dis-je , & nous marchâmes à la maison de l'Econome.

Je laissai les chevaux à cinquante pas avec le guide , je pris *la Font* avec moi en cas de résistance , & nous entrâmes poliment chez le bon homme , le pistolet à la main : ma sœur qui accourut à ses cris , reconnut d'abord votre domestique , & rassura son hôte qui nous avait pris pour des voleurs ; nous lui promîmes qu'il ne lui ferait

point fait de mal. Pendant que je parlai, ma sœur me regardait attentivement sans pouvoir me reconnaître; elle demanda à *la Font* si j'étais un de vos amis, & où vous étiez : oui, ma chère *Rose*, lui répondis-je, je suis de ses amis & des vôtres aussi : quoi, vous ne reconnaissez pas Toinon : Ah ! mon frere, s'écria-t-elle, en se jettant dans mes bras, mon cœur vous reconnaissait, mais mon esprit ne pouvait accorder avec le nom de Toinon, les marques de distinction dont je vous vois décoré; c'est ce que je vous apprendrai en chemin, lui répondis-je, mais le tems nous presse, il faut partir : crainte d'é-

tre suivis par quelqu'importun ; nous eûmes soin d'enfermer le bon Econome & sa femme dans leur cave : je conduisis *Rosé* à l'endroit où étaient nos chevaux , je tirai de mon porte-manteau de quoi l'habiller en homme , il ne lui manquait qu'un chapeau , je lui donnai le mien & pris celui de *la Font* , qui se fit un bonnet de son mouchoir. Le postillon nous assura que nous trouverions une chaise à la première poste , & nous nous hâtrâmes d'y arriver ; en effet il s'en trouva une que je payai ce que l'on en voulut avoir ; nous partîmes sans perdre de temps , & nous arrivâmes ici le lendemain de bonne

heure : Madame a bien voulu nous y recevoir, elle nous a comblés de bontés & d'attentions, & nous n'avons eu d'autre peine que l'inquiétude de ne pas vous trouver.

Nouveaux remerciemens à Madame de *Fonbonne*, nouveaux embrassemens, nouvelles marques de reconnaissance de la part de *Rose* & de *Clairfons*; *la Forêt*, après les avoir partagées, demanda attention, & raconta son aventure avec Madame de *Lofan*.

Vous vous souvenez, dit-il, à *Clairfons*, que j'avais assez mal répondu à ses bontés, lorsque je la trouvai chez M. le Maréchal de *Lowendhal*, à mon premier voyage

de Versailles ; je la rencontrai à celui-ci dans la galerie , elle me reconnut & me fit quelques reproches honnêtes de n'être pas venu la voir , je m'excusai sur la promptitude de mon départ que je n'avais pû remettre qu'au lendemain ; elle reçut mes excuses avec bonté , & me promit de me pardonner mes torts , à condition que je viendrais les réparer ; je l'en assurai & me rendis en effet le lendemain à sa toilette.

Tout l'art des distractions fut employé pour me laisser voir des beautés que l'on cachait de tems en tems pour mieux m'enflammer ; je les regardais avec si peu de dis-

crétion , qu'elle fut contrainte de s'en appercevoir ; elle essaya de rougir à la premiere fois , & sourit à la seconde : ses femmes étant retirées , elle prit d'abord ce ton qui met à l'aise la timidité la plus gauche , & la conversation commença par me demander le détail de mes bonnes fortunes depuis mon séjour à la Cour ; elle sçavait bien que le récit des plaisirs passés amene toujours à en désirer de nouveaux. Je l'assurai que sa bonne opinion m'étoit trop favorable , & que je n'avois encore mérité les bontés d'aucune femme : ce ne serait pas une raison pour que vous ne les eussiez pas obtenues ; mais , ajouta-t-elle.

je vois que vous ne vous en êtes pas soucié, & dans le fond vous n'avez pas eu tort; votre franchise à vous autres Militaires, est effarouchée du bégeulisme de nos femmes, & c'est avec raison. L'amour est un besoin réel du cœur ou du tempérament; dès qu'il n'est pas possible d'y résister, il faut s'y livrer de bonne foi: quand j'entends nos femmes galantes se vanter de leur vertu, j'aimerais autant entendre un poltron parler de son courage; si nous ne pouvons pas avoir le mérite de la sagesse, au moins n'ayons pas le vice de l'hypocrisie, en disant cela elle jouait avec mes cheveux, & s'était approchée,



Après de moi , que sa bouche était  
à deux doigts de la mienne ,  
elles se rejoignirent toutes deux  
par un mouvement tout naturel :  
je laisse à penser quelle aurait été  
la suite de cette conversation , si  
l'on n'eût annoncé M. le Duc  
de . . . . . Elle me tendit la main ,  
je la baisai , elle serra la mienne ,  
& me dit de ne pas manquer de  
venir le lendemain souper avec  
elle.

Je n'avais jamais fait ma cour  
que dans des villes de garnison à de  
petites Marchandes, avec lesquelles  
il fallait au moins quinze jours d'af-  
siduités ; la rapidité d'une aussi bril-  
lante conquête , faillit me tourner

la tête pendant tout le jour, je me couchai plein de l'idée des plaisirs qui m'attendaient la nuit suivante, & je m'endormis sur ces agréables pensées; mais elles furent suivies d'un songe aussi singulier qu'effrayant.

Il était naturel que ces idées m'ayant si fortement occupé toute la journée, elles se retraçassent pendant la nuit à mon imagination échauffée; je me crus donc dans les bras de Madame de *Lofan*; mais dans le moment où j'allais jouir du bonheur anticipé d'un songe si flatteur, vous m'apparûtes, mon cher *Clairfons*, mais sous une taille gigantesque : tu crois ;

me dites-vous d'un ton terrible, tu crois être au comble du bonheur dans les bras de ce monstre ; mais leve son mouchoir , & regarde ..... mes sens sont saisis ..... je demeure immobile. . . . . Re- garde , te dis-je , elle n'a point de cœur. Vous prenez ma main tremblante & la forcez à lever ce mouchoir ; j'en frémis encore .... au lieu de cette gorge charmante que je croyais toucher , je ne vis qu'un squelette décharné , tel que celui dont on se sert pour nous représenter la mort ; des serpens avides semblaient se disputer les restes infects d'un cœur pourri où grouillaient les vers ; cette image terrible me

réveilla en sursaut, il ne me fut pas possible de me rendormir, & ce rêve funeste m'agita toute la matinée; cependant je m'habillai de mon mieux l'après-midi, & je passai cette journée plus de tems à ma toilette que je n'y en avais employé de ma vie; je me rendis au rendez-vous à l'heure marquée, & je fus reçu avec une exclamation bien flatteuse, & un baiser plus flatteur encore.

Madame de *Lofan* était superbement habillée, & toute couverte de diamans, je lui demandai si elle attendait des visites, elle me dit que non, qu'elle venait d'en recevoir & de les congédier avec le pré-

texte ordinaire de la migraine que personne ne croit, mais que tout le monde entend. En même-tems elle sonna ses femmes qui la déshabillèrent, & elle me fit ainsi jouir du double plaisir de la voir dans tout l'éclat d'une parure éblouissante & dans la simplicité séduisante d'un déshabillé moins brillant, mais plus avantageux.

Elle se jeta sur une chaise longue, & après avoir feint de chercher une posture commode, elle resta dans celle qui annonçait le mieux ses desirs; une nonchalante volupté régnait dans son maintien, l'espérance & le desir brillaient dans ses yeux; si j'y eusse trouvé un peu

plus de pudeur , cela n'en aurait été que mieux ; mais comme ils ne sont pas bien grands , ils ne pouvaient pas contenir tant de choses : un sourire aussi doux qu'expressif, m'annonce le moment heureux ; je vole dans ses bras..... Mais le souvenir de mon songe affreux se retrace à mon esprit , & m'anéantit au sein de mon bonheur. La Dame prit mon silence pour une de ces extases où un amant délicat se livre au moment de sa félicité ; mais comme ces momens doivent être extrêmement courts , elle ne put conserver long-tems cette erreur ; elle feignit de plaisanter , mais je voyais sur son visage moins d'in-

différence qu'elle n'en mettait dans ses discours : il y a de certaines positions où il n'est pas possible d'avoir l'air que l'on voudrait prendre , je fis cependant tout mon possible pour mériter mon pardon, mais envain mes yeux m'assuraient de la réalité de ses charmes , la funeste impression de mon songe ne pouvait s'effacer de mon esprit.

Je suis étonnée , dit-elle , en voulant continuer de plaisanter , que vous ne m'apportiez pas au moins les excuses ordinaires ; ma foi , Madame , lui répondis-je , c'est que je n'ai pas coutume d'y avoir recours ; comme elle ne cherchait qu'un prétexte honnête pour me

congédier avec le mépris que je lui inspirais , elle saisit celui que lui offrait ma réponse : j'ai été peu sensible, dit-elle, à l'impertinence de vos procédés, mais je ne sçaurais tenir à l'insolence de vos discours ; sortez de ma présence , & n'ayez jamais la hardiesse de prononcer mon nom , si vous ne voulez vous en repentir.

Je décampai au plus vite, & me trouvai trop heureux d'être quitte d'une scène si embarrassante.

Je fus médiocrement affligé de cette singulière aventure , & je l'aurais déjà oubliée , lorsque je fus arrêté le sur-lendemain dans mon lit ; le reste vous est connu.



Madame de *Fonbonne* & *Clairfons* ne douterent point que ce ne fût cette méchante Comtesse qui eût accusé *la Forêt* auprès du Ministre, après avoir fait porter chez lui la copie des couplets qui y avait été trouvée.

*Rosé*, de son côté, s'étonnait de l'acharnement avec lequel cette furie l'avait persécutée sous le voile de l'amitié; mais lorsque *Clairfons* leur eut appris à tous l'imposture avec laquelle elle avait écrit à son frere la mort de *Rosé*, la compassion qu'elle avait feinte pour sa douleur, la cruauté avec laquelle elle avait voulu l'irriter & l'éterniser en lui envoyant ce qu'elle appelait

les précieux restes de sa maîtresse ; cet excès de noirceur pétrifia tout le monde , on ne pouvait concevoir une haine aussi ingénieuse & aussi réfléchie.

Mais pourquoi arrêter nos yeux sur un objet que la réflexion nous obligerait de haïr , dit *Rose* , dont le cœur fait pour aimer ne pouvait s'occuper long-tems sans souffrir d'un sentiment si pénible pour elle ? Le Ciel nous en a délivrés , ce serait souiller le bonheur qu'il nous accorde , que d'y mêler des objets si révoltans.

On écrivit à *Montfort* une longue lettre qui contenait tous les détails que nous venons de rap-

porter, & on l'invitait de venir au plutôt partager le bonheur de ses amis en l'augmentant par sa présence.

Ce n'était pas un cœur comme celui de *Clairfons*, qui pouvait craindre de retrouver un Rival dans son ami, cette pensée ne s'offrit pas même à son esprit tout rempli du plaisir qu'il allait lui causer par d'aussi heureuses nouvelles; le fidele *la Font* fut chargé de les porter, afin de pouvoir en expliquer les détails qu'on aurait pû oublier.

Le bon Chirurgien & le pauvre Concierge son frere, ne furent pas oubliés; le dernier fut conservé dans sa place, & l'autre en obtint  
dans

dans les Hôpitaux une qu'il mérita  
par sa science & son zèle, tous deux  
furent encore particulièrement ré-  
compensés par *Clairfons* des pe-  
rites peines qu'il leur avait cau-  
sées ; & Madame de *Fonbonne*  
*Rose* & la *Forêt* voulurent aussi y  
joindre chacun leur présent.

On n'attendait plus que l'arrivée  
du Chevalier de *Montfort*, pour se  
livrer au plaisir de voir réunies  
quatre personnes depuis si long-  
tems séparées par tant d'événemens  
malheureux ; Madame de *Fonbonne*  
qui avait tant de droits sur leur  
amitié, allait partager leur bon-  
heur ; chacun était si persuadé de  
celui de ses amis, qu'il ne doutait

*Part. II.*

H

pas du sien ; mais la fortune leur réservait de ces coups qui sont d'autant plus sensibles, qu'ils sont moins prévus , & que lorsque la douce espérance a fait de certains progrès dans le cœur , elle devient un bonheur réel , un bien précieux & nécessaire, dont il ne se sépare qu'avec violence.

*Montfort* ne pouvait arriver que le cinquième jour du départ de *la Font* ; les quatre amis allèrent au-devant de lui dans le carrosse de *Madame de Fonbonne* , & un domestique menait un cheval que *la Forêt* devait monter en revenant , parce qu'il céderait sa place à *Montfort* ; il n'arriva pas ce jour-

là, mais on en eut peu d'inquiétudes, parce que l'on avait calculé d'après l'impatience commune, & qu'il fallait pour arriver le cinquième jour, qu'il n'eût pas perdu une minute.

Le lendemain on retourna encore au-devant de lui, & l'on vit arriver *la Font* que l'on reconnut de loin; le cœur battait déjà de joie à nos amis, mais *la Font* là diminua un peu, en apprenant que *Montfort* s'était arrêté à Fontainebleau, où la Cour était alors, & qu'il n'arriverait que le lendemain matin; on s'en revint donc assez tristement, & l'on ne manqua pas de retourner au-devant de lui le

lendemain de bon matin , mais on l'attendit inutilement pendant quelques heures à Villejuif ; on poussa jusqu'à Essonne , où l'on resta jusqu'à six heures du soir ; on voulait prendre des chevaux de poste , & aller à Fontainebleau ; mais *la Font* soutint si obstinément que ce voyage était inutile , que *Montfort* serait à Paris aussi-tôt qu'eux , que l'on commença à soupçonner quelque mystère de surprise dont il était instruit ; on ne voulut pas même forcer son secret , & l'on revint à Paris avec l'impatience d'éclaircir les conjectures que chacun formait selon les différentes idées qui se présentaient à son esprit : enfin , on

arriva chez Madame de *Fonbonne*, & on y trouva le Chevalier de *Montfort*, mais paré comme un homme qui serait arrivé de la veille, ce qui étonna beaucoup tout le monde, mais on satisfit l'amitié avant de contenter la curiosité; les premiers mouvemens de joie ayant éclaté de part & d'autre, les embrassemens ayant été cent fois donnés & rendus, *Rose* apperçut la première que le Chevalier de *Montfort* portait sur son habit la Croix brodée, qui distingue les Chevaliers profès; elle fit part de sa remarque à *Clairfons* qui n'y avait fait aucune attention, il lui en marqua son étonnement : voilà juste-



ment, répondit *Montfort*, la cause de mon retard; je suis arrivé hier au soir, & je suis allé prononcer mes vœux pour la Religion, dans les mains de M. le Grand-Prieur. Je me souviens de votre générosité, mon cher *Clairfons*, & j'ai voulu lui ôter tout prétexte. *Rose* que nous avons tous deux également aimée, ne sçaurait plus être à moi, elle est à vous toute entière; en renonçant à mes espérances, je n'ai rien diminué de mes sentimens, mais en les rendant plus purs, je les ai rendus plus dignes d'elle, ce n'est que par ma conduite à venir que je veux lui faire oublier celle qui est passée; si les dernières vo-

l'ontés de son pere, & les bontés du  
 mien me donnent encore quelque  
 droit sur elle, c'est la dernière fois  
 que je vais en user ; je prie notre  
 commun ami, qui est son frere, d'y  
 joindre les siens ; en ce moment il  
 prit la main de *Rose*, & la mettant  
 dans celle de *Clairfont* ; soyez heu-  
 reux, leur dit-il, autant que mon  
 cœur le désire. *Clairfont* attendi  
 par l'action généreuse de *Monsi-*  
*font*, retint sa main dans les siennes,  
 & lui dit ; ô vertueux ami, après  
 avoir vaincu votre passion, vous  
 m'avez vaincu en générosité ! Je  
 vous promets que mon cœur sera  
 toujours digne de vous. Venez,  
 dit-il, vous que je prens à témoins

H iv

de ma promesse, & venez en être les  
garans en la partageant avec moi;  
alors Madame de Fonbonne & la  
Forêt rendirent aussi leurs mains;  
toutes les cœurs se joignirent & se  
fermèrent en se jurant une amitié  
éternelle.

La cérémonie du mariage de *Rosi*  
& de *Clairfont*, ne fut différée  
que par la nécessité aux pré-  
paratifs de la fête que Madame de  
*Fonbonne* & *Montfort* se promet-  
taient, de rendre digne des deux  
époux qui s'étaient l'objet; tout  
enfin vint d'être fixé pour le sur-  
samedi; lorsque le Ministre en-  
voja un courrier à *Clairfont*, pour  
lui ordonner de se rendre sur le

champ à Fontainebleau , & de ne pas perdre une minute ; cet ordre ne causa aucune inquiétude à la société , qui craignit seulement de voir ses projets retardés de quelques jours.

*Clairfons* partit à l'instant , & se rendit chez le Ministre , qu'il trouva prêt à sortir : vous arrivez , on ne peut pas plus à propos , lui dit-il , je vous sçai bon gré de votre diligence , & je crois que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir : venez avec moi , *Clairfons* le suivit , & ne fut pas peu surpris en voyant qu'après avoir traversé la galerie & les deux autres chambres , le Ministre entra chez le Roi , il voulut

H v

se retirer ; où allez-vous donc , lui dit-il , en le prenant par la main , & en le faisant entrer avec lui : voilà , Sire , M. de *Clairfons* , dont j'ai eu l'honneur de parler à Votre Majesté , c'est un des plus honnêtes hommes de votre Royaume , & un de vos plus fideles sujets ; les blessures qu'il a reçues , & les malheurs qu'il a éprouvés à votre service n'ont point ralenti son zèle , & je puis assurer qu'il s'acquittera bien de la commission dont Votre Majesté veut bien l'honorer : Le Roi s'approcha de *Clairfons* , le salua , lui dit quelques paroles obligantes , & ils se retirèrent.

De retour chez le Ministre , il expliqua à *Clairfons* la commission

dont il allait être chargé , elle regardait quelques intérêts de commerce avec une nation voisine.

Nous avons besoin pour cette commission , lui dit le Ministre , d'un homme également sûr & intelligent , & qui ne fût pas connu dans les Cours étrangères ; j'ai trouvé en vous toutes ces qualités jointes à cette circonstance essentielle , & je vous vois partir avec la certitude du succès , je suis bien fâché , ajouta-t-il en souriant , que cette affaire retarde un hymen déjà différé par tant d'obstacles , mais je vous connais trop pour n'être pas persuadé que vous ne sacrifierez pas l'intérêt de l'Etat à votre fatig-

Hvj

faction particulière; c'était prendre *Gloirfons* par son endroit sensible, cet honnête garçon vraiment Philosophe & Citoyen; avait pu livrer son cœur à l'amour pour une personne estimable; mais les deux grandes passions de son âme étaient l'amour de la vertu & de la Patrie; il proposa même au Ministre, qu'il l'exigea, de ne voir ni *Rose*, ni ses amis en passant par Paris; & il ne leur écrivit qu'à son arrivée au lieu de sa destination. Cette conduite, loin d'être offensée, fut approuvée par des personnes qui étaient faites pour en sentir tout le prix; & *Rose* même, celle qui aurait pu s'en plaindre de

plus, fut celle qui l'approuva avec le plus d'enthousiasme, le cœur élevé de cette respectable fille, était digne de celui de son amant.

Pendant cette absence, le tems que *Clairfons* pouvait dérober aux affaires, était employé à écrire à sa chère *Rosé*; rien n'était aussi tendre que ses lettres; si ce n'est les réponses qu'il en recevait : la dernière que l'on écrivait était toujours la plus passionnée; & la dernière que l'on attendait était toujours la plus désirée; il y avait cependant plus de huit jours que *Clairfons* n'avait reçu de lettres de quiconque ce fût; lorsque sa négociation étant finie heureusement,





il partit pour revenir en France.

Quelqu'idée de plaisir qu'il se promit à retrouver sa chère *Rose* & ses amis, il sacrifia son impatience à son devoir, & courut à Versailles avant de voler dans les bras de sa maîtresse.

Le Ministre fut extrêmement satisfait des lumières avec lesquelles il avait rempli sa commission, mais il ne voulut point abuser de son attachement, & le renvoya à Paris sur le champ, avec promesse d'une récompense proportionnée à ses services.

*Clairfons*, au comble de la joie, arrive chez Madame de Fonbonne; mais cette amie si tendre, si ena-

pressée, détourne les yeux, & n'ose lui tendre les bras. O Dieu ! s'écrie *Clairfons*, que dois-je penser de ce sombre accueil ! quel nouveau malheur semble-t-il m'annoncer ! Ai-je perdu votre amitié ? *Rosé* m'est-elle ravie ? Madame de *Fonbonne* l'embrasse enfin ; mais en le serrant contre sa poitrine, elle s'efforce vainement de parler ; elle ne trouve que des soupirs, & ne peut prononcer une parole.

Je le vois, *Rosé* est morte, dit *Clairfons*, en tombant dans un fauteuil ; amie trop pitoyable, ne craignez pas de me donner la mort, achevez de déchirer mon cœur.

Madame de *Fonbonne* ne fut pas

fâchée de voir prendre à *Clairfons* une idée plus affligeante que celle qu'elle avait à lui présenter : *Rose* n'est point morte, lui dit-elle, en s'efforçant de montrer plus de tranquillité qu'elle n'en avait en effet, & nous devons même espérer qu'elle ne tardera pas à nous être rendue par les soins inconcevables que le Magistrat, chargé de la police, se donne pour la retrouver !

En mettant ainsi à côté de la perte la prochaine espérance du retour, elle tâchait de faire entrer dans le cœur de ce malheureux amant, le remède en même-temps que le poison qu'elle était obligée d'y verser.

Voici ; continua-t-elle , comment elle nous a été enlevée ; une veuve de condition à qui j'avais le bonheur de rendre quelques services , m'envoya dire qu'elle était tombée dangereusement malade en soignant sa fille , & qu'elle désirait ardemment de me voir. J'étais avec *Rose* , lorsque je reçus cette nouvelle ; cette aimable fille me marqua quelqu'envie de partager cette bonne action ; je ne m'opposai point à un desir si louable ; & je l'emmenai avec moi ; mais la personne qui m'avait été envoyée par la malade , nous apprit en chemin que la maladie de la fille était la petite vérole ; je demandai à *Rose*.

si elle l'avait eue, elle me répondit que non, & je ne voulus pas permettre qu'elle me suivît, ni qu'elle approchât même davantage de la maison; comme il n'y avait plus que quelques pas, je pris mon domestique sous le bras, & je renvoyai *Rosé* dans le carrosse de place que nous avions pris : hélas ! depuis ce moment nous ne l'avons plus revue.

Il ne faut pas douter que ce ne soit quelque nouvelle entreprise de la Comtesse de *Losan* : cette méchante femme dont la haine active ne se repose jamais, aura appris votre bonheur prochain, & aura essayé de le troubler encore; mais

vous ne sauriez avoir oublié que le Ciel a toujours pris soin de détruire ses projets , & vous ne devez pas douter qu'il ne vous soit encore favorable , puisque vous méritez plus que jamais son assistance ; c'est ainsi que Madame de *Fonbonne* tâchait de rappeler à *Clairfons* ses anciennes vertus , pour donner plus de force à sa raison .

Après la constance avec laquelle il avait supporté tant de malheurs , on ne doit point douter que sa grande ame ne fût à l'épreuve de tous les revers ; mais les forces naturelles ont des bornes , il succomba sous ce dernier coup , & tomba dans une langueur qui menaçait de

Je conduiré au tombeau ; je ne con-  
 damne point votre douleur , lui  
 difait tendrement son amie ; je ne  
 veux point arrêter vos larmes , la  
 plaie de votre cœur est encore trop  
 fraîche pour ne pas la laisser sai-  
 gner ; mais le temps la fermera , &  
 peut-être même par les mains de  
 l'amour ; je conviens que cette  
 carrière de douleurs est couverte  
 des ténèbres de l'avenir ; mais pour-  
 quoi vous refuser à l'espérance ?  
 Lorsque *Rose* pourra vous être  
 rendue , quelle douleur pour elle  
 d'apprendre que vous avez suc-  
 combé à la vôtre ! Croyez-vous  
 qu'elle supporte la nouvelle acca-  
 blante de votre perte certaine ,

lorsque vous n'avez pu soutenir le doute de la sienne ?

Pleurez , lui disait à son tour *Montfort* , aussi affligé que lui , pleurez dans le sein d'un ami qui n'est pas moins à plaindre que vous , mais qui se consolera de son malheur , s'il pouvait soulager le vôtre ; regardez-nous comme des amis capables de vous donner , sinon des conseils salutaires , au moins des exemples consolans.

Ces tendres amis tâchaient de faire passer dans ce cœur malade , les secours consolans de l'amitié par l'organe du sentiment.

*Clairfons* abîmé dans sa douleur , les écoutait avec une distraction



sion sombre & stupide , qui leur faisait craindre de ne pouvoir jamais le tirer de cet état d'accablement , lorsqu'un Ecclésiastique se fit annoncer chez Madame de *Fonbonne* ; comme son nom n'était connu de personne , on ne douta point que sa visite n'eût quelque rapport à la commune affliction ; en effet , après leur avoir adressé un compliment court sur la triste commission dont il s'était chargé , il remit à *Clairsons* une lettre de la Comtesse de *Losan* , qu'il leur dit être à l'extrémité d'une chute qu'elle avait faite en revenant de conduire *Rosé* dans une de ses terres , où elle avait dessein de la

soustraire pour jamais à tous les yeux.

Cette lettre fort longue , & que je ne rapporterai point en entier , parce qu'elle ne contenait que l'éclaircissement des événemens dont nous avons déjà parlé , était très-difficile à lire en plusieurs endroits par l'abondance des larmes qui y étaient tombées ; elle dévoilait la cause jusques-là inconnue de l'emprisonnement de *Clairfons*, qu'elle avait fait accuser par l'Abbesse de *Clairmoutier*, d'avoir enlevé *Rosé*, qu'elle avait dessein elle-même d'enlever ; afin , disait-elle , « de pouvoir sans cesse tenir le poignard » à deux doigts de son cœur. »

51110

Mais, ajoutait-elle, « dans ce ter-  
 » rible moment où l'anéantissement  
 » de ma haine m'annonce celui de  
 » mon être, daignez, ô vertueuse  
 » *Rose !* ô généreux *Clairfons !*  
 » m'accorder le pardon de tous les  
 » maux que je vous ai fait souffrir ;  
 » daignez encore le demander au  
 » Ciel, qui ne le refusera peut-être  
 » pas à la pureté de vos cœurs, &  
 » qui rejetterait le tardif repentir  
 » du mien. « Cette lettre était ce-  
 pendant exprimée dans les termes  
 les plus touchans, & l'amertume  
 de ses regrets arrachait des larmes  
 à ceux-mêmes qui avaient été les  
 victimes de sa vengeance ; elle finis-  
 sait ainsi, après plusieurs présens  
 qu'elle

qu'elle faisait à *Clairfons* & à *Rose* :

» Je vous prie , lui disait-elle , d'ac-  
 » cepter mes diamans ; ils n'ajou-  
 » teront rien à vos charmes , mais  
 » ils orneront le triomphe de vos  
 » nôces ; je désire qu'elles soient  
 » faites dans la Chapelle du Châ-  
 » teau de *Montfort* , où j'ordonne  
 » que mon cercueil soit porté aussi-  
 » tôt qu'il aura plû à Dieu de ter-  
 » miner mes souffrances , mes re-  
 » mords & ma coupable vie ; j'exige  
 » qu'il soit exposé pendant la céré-  
 » monie de votre mariage , afin  
 » que sa présence fasse au moins ,  
 » après ma mort , une sorte d'a-  
 » mende honorable à deux per-

*Part. II.*

I

» sonnes vertueuses que j'ai outré  
 » gé pendant ma vie : au moment  
 » où vos cœurs unis pour jamais  
 » recevront les bénédictions , &  
 » jouiront de la félicité qui leur est  
 » dûe sur la terre, le mien, témoin  
 » de votre bonheur, fera rongé  
 » par les vers, comme il le fut par  
 » les serpens de l'envie, & comme  
 » il l'est déjà par les remords.  
 » Adieu mon frere !..... Adieu  
 » *Clairfons* !..... Adieu *Rose* !.....  
 » Que cet exemple terrible de la  
 » vengeance céleste effraye celles,  
 » qui livrées sans réserve à leurs  
 » passions, voudraient, comme  
 » moi, fuiyre leurs coupables de-

» firs , & que le vôtre encourage  
 » ceux dont la sagesse & les vertus  
 » doivent attendre la récompense  
 » que le Ciel leur réserve ; qu'ils  
 » regardent ma fin, qu'ils regardent  
 » la vôtre ».

L'Ecclésiastique apprit à *Clair-*  
*fons* , que pendant qu'il était venu  
 lui apporter ces tristes dispositions,  
 une autre personne était allée cher-  
 cher *Rose* , qui n'était qu'à quatre  
 lieues de Paris ; elle arriva en effet  
 peu d'heures après , & fut reçue  
 comme il est plus aisé de se l'ima-  
 giner que de le dire ; elle mêla ses  
 larmes à celles de *Montfort* & de  
*Clairfons* ; le lendemain ils appri-

rent la nouvelle de la mort de la Comtesse de *Losan*, qui avait fait verser des larmes à tous ceux qui en avaient été les témoins. Elle fut enterrée dans la Chapelle du Château de *Montfort*, ainsi qu'elle l'avait désiré ; quant au dernier article de ses volontés , on crut devoir se dispenser de l'exécuter , c'eut été insulter à sa cendre : le mariage de *Rose* & de *Clairfons* , ne fut même célébré qu'un mois après par bienfiance ; Madame de *Fonbonne* y assista , & lui avoua que c'était elle-même qu'elle lui avait proposée pour épouse ; elle ajouta que ce n'était point l'amour

qui l'avait déterminée à prendre cette résolution; mais la seule envie de faire la fortune d'un homme en qui elle avait reconnu tant de belles qualités, qu'elle n'en avait plus de regrets, puisqu'elle le voyoit parvenu à un bonheur plus parfait par la seule personne qui méritait de le faire.

Le jour même de ses nœces, *Clairfons* reçut la nouvelle d'une pension considérable que le Roi lui avait accordée en récompense de ses derniers services; mais cette heureuse nouvelle fut, peu de jours après, suivie de celle de la mort du Ministre qui la lui avait procu-



rée. Madame de *Fonbonne* qui était véritablement son amie , le regretta sincèrement , & n'ayant plus rien qui la retint à Paris, elle résolut de passer le reste de ses jours avec ses amis.

*La Forêt* qui s'était attaché à elle par reconnaissance , ne tarda pas à lui inspirer un sentiment plus vif ; & après avoir reconnu en lui toutes les qualités d'un honnête homme , elle ne fit point de difficulté de lui proposer une main qu'elle avoit cru digne de son ami ; il accepta un offre qui ne pouvait manquer d'être selon ses desirs , & ce second hymen mit le comble

au bonheur de cette société charmante ; elle vécut toujours dans cette parfaite union , dans cette ouverture de cœur qui met en commun tous les sentimens , toutes les pensées , qui produit tout le charme de la société , qui faisant que chacun se sentant tel qu'il doit être , se montre toujours aux autres tel qu'il est.

*Montfort* recouvra ses anciennes vertus , parce que c'est le chemin des passions qui mène à la philosophie ; son amour subjugué lui fit goûter avec la satisfaction de la victoire , celle d'avoir contribué au bonheur de ses amis :

*Clairfons* , le vertueux *Clairfons* ,  
partagea avec eux & sa chere *Rose*  
la félicité pure qui est le prix des  
vertus , & cet heureux époux re-  
cueillit dans les bras de l'hymen  
les fruits précieux de l'éducation  
de l'amour.

**F I N.**

55665682







